

**CLUB SCIENCES DE
SIMBANDI BRASSOU**

FASCICULE DE

C.2.S.B

PHILO

77 387 22 43

77 768 31 83

**CLUB SCIENCES DE SIMBANDI BRASSOU,
CLUB SCIENCES DE SIMBANDI BRASSOU
L'EXCELLENCE DANS LES ÉTUDES**

plan

- I. INTRODUCTION GÉNÉRALE**
- II. CONSCIENCE ET INCONSCIENCE**
- III. LIBERTÉ**
- IV. ÉTAT**
- V. MORALE ET POLITIQUE**
- VI. NATURE ET CULTURE**
- VII. RÉSUMÉ DES DIFFÉRENTS CHAPITRES**
- VIII. MÉTHODE DE L'EXPLICATION DE TEXTE PHILOSOPHIQUE**
- IX. MÉTHODOLOGIE DE DISSERTATION**

INTRODUCTION GÉNÉRALE À LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE I : LES ORIGINES DE LA PHILOSOPHIE

Introduction

L'introduction générale à la philosophie sera divisée en trois chapitres. *Dans le premier, nous analyserons les origines de la philosophie. Dans le deuxième, nous examinerons les grandes interrogations philosophiques que sont la métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie. Et dans le troisième, nous aborderons la spécificité de la réflexion philosophique.*

Dans le premier chapitre, nous allons tenter de définir la philosophie et poser le problème de ses origines. Il s'agit, en effet, de deux questions inséparables. Car dire les origines de la philosophie suppose que l'on ait une idée de ce qu'elle est. Inversement, définir la philosophie, c'est déterminer les raisons qui l'on vu naître. Pour les historiens, la philosophie serait apparue au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ dans la Grèce antique. Il y avait, dans la cité grecque, certaines conditions politiques, économiques et sociales qui favorisaient la réflexion philosophique et qui expliquent justement l'apparition de cette discipline. Toujours dans le premier chapitre, après avoir dégagé les conditions d'émergence de la philosophie, nous ferons brièvement l'histoire de la philosophie en évoquant quelques figures emblématiques et des courants philosophiques qui ont marqué l'histoire de cette discipline.

I- Tentative de définition de la philosophie

Tenter de définir la philosophie, c'est déjà philosopher. Tout le monde est un philosophe potentiel : nul besoin de s'appeler Socrate, Platon ou Aristote pour philosopher, **seul compte l'amour de la réflexion, de la remise en question et du questionnement.** À la différence des sciences humaines, des sciences naturelles et des sciences formelles auxquelles elle a été intimement liée, la philosophie n'a pas d'objets d'étude propre. Elle s'intéresse à tout, mais elle a toutefois une prédilection pour certains domaines telles que la logique, l'éthique, la métaphysique, la philosophie politique et la théorie de la connaissance.

La définition de la philosophie demeure un sujet controversé. Car il y a autant de courants philosophiques que de philosophes, ce qui rend impossible une

définition unanime, acceptée par tous. Les difficultés à définir la philosophie sont, en outre, de nature épistémologique, car il est difficile de délimiter rigoureusement les méthodes, les thèmes et les objets de la philosophie. La philosophie n'a jamais réussi à développer une méthode qui aurait réussi à s'imposer parmi les philosophes comme la méthode expérimentale s'est imposée en physique et en chimie. Cependant, même s'il est difficile de dire ce qu'est la philosophie, on peut tout de même donner quelques définitions générales.

Etymologiquement, le mot « Philosophie » vient du grec philo-sophia que l'on traduit généralement par « amour de la sagesse ». Dans cette expression, l'amour désigne une recherche, une quête permanente, un désir etc. Le mot sagesse a deux significations : d'une part, il désigne la connaissance et d'autre part la vertu morale. Le philosophe apparaît ainsi dans une posture de recherche de sagesse sans prétendre nécessairement l'atteindre. Le bonheur que recherche le philosophe réside dans l'ataraxie, c'est à dire la paix de l'âme.

1- Philosophie et sens commun

La philosophie s'oppose au sens commun. Le sens commun est un ensemble de croyances, de certitudes, d'évidences tenues pour vraies et qu'on ne remet pas en cause. Il s'agit de certitudes admises par tous, mais qui peuvent se révéler fausses comme les superstitions. Relevant de la naïveté et du dogmatisme, le sens commun pense tout simplement que la philosophie est pure spéculation, bavardage, théorie, verbiage. C'est la critique que Calliclès a adressée à Socrate en lui reprochant de toujours se consacrer à la réflexion philosophique alors que le plus important est la recherche des richesses matérielles et du pouvoir. Cette priorité accordée aux biens mondains peut être résumée dans cette célèbre formule : « Vivre d'abord, philosopher ensuite ». Le sens commun reproche également à la philosophie d'être un discours essentiellement critique, subversif et qui remet tout en question. C'est ce qui explique le conflit qui existe entre la philosophie et la religion. La religion est fondée sur des vérités absolues que le croyant admet sans en douter, alors que c'est le doute qui constitue le fondement de la philosophie.

2- Philosophie comme mode de vie

La philosophie s'est comprise très tôt comme une manière de vivre et non pas uniquement comme une réflexion théorique. Autrement dit, être philosophe, c'est vivre et agir d'une certaine façon. L'idée que la philosophie est une

manière de vivre a aussi pu amener certains philosophes à imaginer qu'ils devaient guider les autres et les aider à mener correctement leurs existences. Ceci explique en partie la naissance, dans l'Antiquité, d'écoles philosophiques comme l'épicurisme, le stoïcisme, le scepticisme etc.

L'épicurisme : Epicure, fondateur de cette école, soutient que le but de la vie est **d'atteindre le maximum de plaisirs et d'éviter le maximum de douleur**. Pour lui, le plaisir résulte de la satisfaction des besoins qui sont de trois types : les besoins naturels et nécessaires (manger, boire et dormir), les plaisirs naturels et non nécessaires (les plaisirs sexuels par exemple) et les besoins ni naturels ni nécessaires (fumer, se droguer etc.). Les épicuriens disent que l'homme doit chercher la satisfaction des besoins naturels et nécessaires et éviter les excès.

-Le stoïcisme : Fondé par Zénon, le stoïcisme **rejette les biens matériels**. Les stoïciens enseignaient qu'on ne peut atteindre la liberté et la tranquillité qu'en étant insensible au confort matériel et à la fortune extérieure et en se consacrant à une vie de raison et de vertu. Ils enseignent que chaque être humain est une partie de Dieu et que tous les hommes constituent une famille universelle. Les stoïciens font également la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Ils recommandent à l'homme d'accepter courageusement ce qui lui arrive ne dépendant pas de lui comme la mort, la maladie, la vieillesse, les traits physiques etc.

-Le scepticisme : Selon les sceptiques, **l'Homme ne peut atteindre ni la connaissance ni la sagesse**. Le chemin du bonheur passe donc par une suspension complète du jugement.

Avec ces trois écoles et tant d'autres, la philosophie grecque était dominée par l'éthique, par la question « **comment bien vivre ?** » **et plus particulièrement par celle de la vertu et du bonheur**. La philosophie était comprise comme une façon de vivre et non pas uniquement comme un discours théorique. Mais en plus d'un mode de vie auquel elle peut renvoyer, la philosophie peut également signifier conception du monde ou vision des choses. Sous ce rapport, elle se comprend comme un système d'idées, de représentations d'un individu ou d'une société pour analyser le monde. Une telle vision du monde peut s'exprimer dans l'art, la littérature, la poésie, la religion etc.

3- Philosophie et société

La question des rapports entre la philosophie et la société se pose parce que la philosophie est victime de préjugés souvent négatifs. Ces rapports sont parfois caractérisés par une violente attitude de rejet, car le philosophe est souvent perçu comme un homme marginal qui a des comportements atypiques. Méfiante vis-à-

vis des traditions, critique envers toute forme de préjugés, la philosophie n'a pas manqué de connaître des heurts plus ou moins durs avec la société. C'est le cas d'Anaxagore qui a été chassé d'Athènes sous le coup d'une accusation d'athéisme. Socrate a été condamné à mort sous les chefs d'accusation de corruption des mœurs de la jeunesse et d'impiété, mais aussi de rejet des lois de la cité. En 1600, Giordano Bruno est supplicié sur le bûcher pour son rejet de la transsubstantiation de la trinité, son blasphème contre le Christ, sa négation de la virginité de Marie. Spinoza a été excommunié pour avoir défendu la théorie de l'immanence de Dieu. Galilée a failli être condamné à mort pour avoir soutenu que la terre ronde. Heureusement pour lui, il a abjuré pour échapper à la mort. C'est dire que bien des philosophes ont souffert pour avoir défendu des positions que l'Eglise ne partageait pas.

II- Les origines de la philosophie

On confond souvent l'origine avec le commencement. Si le commencement peut être délimité avec précision d'un point de vue spatio-temporel, l'origine quant à elle est multiple. Elle s'entend de deux manières : on parlera soit d'une origine historique ou chronologique, soit d'une origine logique ou causale. L'origine historique ou chronologique suppose un processus historique qui a abouti à l'émergence du discours philosophique alors que l'origine causale suppose une étude des différents éléments qui se sont conjugués pour élaborer un discours neuf, une innovation radicale qui est apparue tardivement dans l'histoire de l'homme. Ainsi, répondre à la question « qu'est-ce que la philosophie ? », c'est forcément remonter dans l'histoire pour saisir les différentes causes qui se sont combinées et qui ont favorisé l'émergence de la philosophie. D'abord, nous allons dégager les conditions historiques qui expliquent l'émergence de la philosophie. Ensuite, nous nous pencherons sur les causes logiques.

a. Origine historique

Certains attribuent à la philosophie une origine orientale en disant qu'elle est née en Egypte, et c'est la conviction de Cheikh Anta Diop. Dans son livre Civilisation et barbarie, l'historien sénégalais soutient que les Grecs n'ont fait que recopier les œuvres égyptiennes. Il écrit à ce sujet : « Les Grecs initiés en Egypte s'approprient tout ce qu'ils apprennent une fois rentrés chez eux ». Mais la thèse la plus répandue est celle qui la situe en Grèce. Les Grecs n'ont jamais nié avoir appris des Egyptiens, mais ils ont utilisé leurs connaissances dans le but d'une perspective radicalement nouvelle. Au 6^{ème} siècle, il s'est produit ce que les historiens appellent le « miracle grec », c'est à dire la floraison des connaissances en terre grecque. C'est pourquoi selon Pierre Hadot, « c'est en eux, c'est à dire les Grecs que réside véritablement l'origine de la philosophie,

car ils ont proposé une explication rationnelle du monde ». Pierre Hadot d'ajouter que ceci a marqué « un tournant décisif dans l'histoire de la pensée ». Nous pouvons avoir des repères dans l'étude de l'origine de la philosophie. Le premier repère remonte à la tradition orientale, soit en Inde ou en Egypte. En effet, les cosmogonies orientales ont influencé les cosmogonies grecques qui, à leur tour, ont fortement influencé les présocratiques. Ces derniers entameront la rupture qui va conduire Platon à systématiser la philosophie. Les premières cosmogonies se proposaient une interprétation irrationnelle du monde. Elles se contentaient d'offrir une narration mythique. Mais face à cette irrationalité, les présocratiques vont apporter une explication rationnelle du réel.

b. Origine causale ou logique

Selon Platon, c'est l'étonnement qui est à l'origine de la philosophie. L'étonnement est une réaction de surprise, d'émerveillement devant ce qui est nouveau, inhabituel, inconnu, extraordinaire. Mais l'étonnement ne dure qu'un instant. Après s'être étonné, l'homme s'interroge. Il lui faut alors trouver des réponses aux questions angoissantes. Dans la Métaphysique, au livre A, chapitre 2, Aristote écrit : « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques ». La philosophie est donc fille de l'étonnement. C'est, en tout cas, ce que Socrate affirme dans le Théétète.

L'étonnement philosophique devrait être compris d'abord comme l'admiration ou la fascination de l'homme devant les phénomènes de la nature. L'homme met en œuvre ainsi son ignorance et c'est pour cette raison que Aristote a dit : « Apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance ». Toutefois, il faut faire la différence entre l'étonnement du philosophe et l'étonnement du sens commun. L'étonnement du sens commun est paralysant, handicapant alors que l'étonnement philosophique signifie arrêt admiratif de l'homme devant une chose qu'il ne comprend pas. Ce n'est donc pas la stupéfaction devant une chose inhabituelle, mais devant une chose habituelle.

La plupart des hommes ne s'étonnent que devant un phénomène extraordinaire qu'ils ne comprennent pas. Or les phénomènes qui sont les plus communs nous échappent souvent, et le sentiment de connaître ce que l'on voit n'est qu'une illusion. Selon Arthur Schopenhauer, « avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire ». On peut donc dire que l'étonnement se produit devant ce qui est habituel et dont la nature nous offre chaque jour le spectacle. La philosophie tente chaque jour de rendre compte de ce qui est, en donnant un sens aux choses. Karl Jaspers a dit à cet effet : « L'étonnement engendre l'interrogation et la connaissance ».

III- Histoire de la philosophie

Faire l'histoire de la philosophie revient à étudier les doctrines passées. Nombre de penseurs en appellent aux philosophies antérieures pour les appuyer, pour s'en inspirer ou encore pour les critiquer. L'histoire de la philosophie consiste à tenter de reconstruire, de comprendre, d'interpréter, voire de critiquer les positions et thèses de penseurs comme Platon, Descartes, Kant, Hegel etc. Il s'agit de savoir ce qu'ils ont vraiment dit et de resituer leurs pensées dans leurs contextes d'apparition. Ce travail d'étude porte également sur des courants philosophiques ou des questions débattues au cours de l'histoire comme le dualisme de l'âme et du corps etc. L'histoire de la philosophie peut être divisée en trois époques : la philosophie antique, la philosophie médiévale et la philosophie moderne.

1- Philosophie antique

* La philosophie grecque a connu trois grandes périodes. La première est dite **période présocratique**. La question fondamentale qui occupait les philosophes présocratiques était la question du principe de toute chose. Ainsi, le premier philosophe mentionné par l'histoire fut **Thalès** qui tenait l'eau pour le principe de toute chose. **Anaximandre**, disciple de Thalès, soutenait que le principe premier dont dérive toute chose est une substance infinie qu'il appelait apeiron. Le troisième philosophe, **Anaximène**, désignait l'air comme l'élément dont est composée toute chose. **Héraclite** affirma que le feu constitue l'élément fondamental de l'Univers. Il soutenait que toutes les choses se trouvent dans un état de fluctuation perpétuelle, que la stabilité est une illusion et que seul le changement est réel. **Parménide** adopta une position contraire à celle d'Héraclite sur la relation entre la stabilité et le changement, soutenant que l'Univers est une entité sphérique et immuable, et que changement n'existe pas. **Empédocle** soutenait que toute chose est composée de quatre éléments irréductibles : l'air, l'eau, la terre et le feu qui, tour à tour, sont combinés et séparés par deux forces opposées, à savoir l'amour et la haine. **Pythagore** enseignait que l'âme est prisonnière du corps, qu'elle sera délivrée de celui-ci après la mort et réincarnée dans une nouvelle forme de vie, supérieure ou inférieure selon le degré de vertu auquel elle est parvenue. La fin suprême de l'homme serait de purifier son âme en cultivant les vertus intellectuelles, en s'abstenant des plaisirs sensuels et en accomplissant divers rites religieux. **Anaxagore** suggéra que toutes les choses sont composées de particules. Sa conception de particules élémentaires a conduit au développement de la théorie atomistique de la matière. **Leucippe** et son disciple le plus célèbre, **Démocrite**, développèrent cette conception atomiste de l'univers. Dans l'ensemble, ce sont ces premiers philosophes qui ont permis de franchir le premier pas décisif

menant de l'explication mythologique à l'explication scientifique des phénomènes naturels.

* La deuxième période est dite **grecque classique**. Elle commence avec Socrate à Athènes et se poursuit avec Platon, Diogène et Aristote. Cette période est également marquée par la sophistique représentée par Gorgias, Protagoras etc.

* Enfin, la troisième période est dite **hellénistique**. Elle est marquée par les épicuriens, les stoïciens et les sceptiques. Pendant plusieurs siècles, ces trois courants furent les principales écoles philosophiques qui se développèrent dans le monde occidental. Durant cette période, l'intérêt pour les sciences naturelles diminua progressivement et ces écoles s'occupèrent principalement d'éthique et de religion.

2- Philosophie médiévale

La philosophie médiévale est constituée de penseurs musulmans et chrétiens qui, en cherchant des arguments convaincants, vont faire appel à la philosophie antique. La scolastique est née à cette époque. La scolastique est la période où les ouvrages de Platon, d'Aristote et d'autres penseurs grecs furent traduits par des érudits arabes et attirèrent l'attention de philosophes en Europe occidentale. Philosophes islamiques, juifs et chrétiens interprétèrent et clarifièrent ces écrits dans un effort pour concilier la philosophie et la foi religieuse, et pour fournir des fondements rationnels à leurs convictions religieuses.

3-Philosophie moderne

Les philosophes les plus connus de cette époque sont Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Nietzsche, David Hume, Jean Paul Sartre etc.

IV- Quelques figures emblématiques de la philosophie

Socrate

La plus grande personnalité de l'histoire de la philosophie occidentale fut sans doute Socrate, le premier martyr de la philosophie. Né en 469 av. J.-C., Socrate poursuivit son enseignement sous forme de dialogue avec ses disciples jusqu'à sa condamnation à mort, qu'il accepta en absorbant la ciguë. Contrairement aux sophistes, il refusait toute rétribution pour ses enseignements, affirmant qu'il n'avait aucune connaissance à offrir, si ce n'est la conscience du manque de connaissances. Socrate enseignait que chacun possède l'entière connaissance de la vérité absolue, inhérente à son âme, et qu'il doit seulement être incité à la réflexion consciente pour la reconnaître. Sa devise est « Connais-toi toi-même ». Dans ses dialogues avec ses interlocuteurs, Socrate affirmait souvent : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Cette formule n'est pas un aveu d'incapacité intellectuelle, mais un moyen pour Socrate de faire comprendre à

son interlocuteur qu'il doit lui-même trouver la réponse à la question posée, par le seul procédé de la réminiscence. Cette formule est appelée humilité socratique et elle s'oppose à la prétention des sophistes qui croient tout connaître. Dans ses dialogues, en disant qu'il ne sait rien, Socrate veut faire savoir à son interlocuteur que tout homme a, en lui, un savoir qui sommeille en lui. C'est pour cette raison qu'il a élaboré une méthode appelée la maïeutique, c'est à dire l'art d'accoucher les esprits. Il s'agit, par une série de questions et de réponses, d'amener son interlocuteur à extérioriser ses connaissances.

Platon

Selon Platon, chez une personne, la vertu réside dans la relation harmonieuse entre les facultés de son âme (raison, courage et appétits sexuels). La philosophie de Platon repose sur un dualisme, c'est à dire la conception qui divise l'univers en deux domaines distincts : le monde sensible et le monde intelligible. Le monde sensible étant celui de l'illusion, de l'erreur, du changement et de l'apparence ; le monde intelligible étant celui des essences, des Idées du bien, du vrai, du beau et de la vérité. Ramenant cette dualité à l'homme, Platon distingue deux parties : l'âme et le corps. Le corps étant la partie sensible, matérielle, mortelle alors que l'âme est immortelle. L'âme est aussi le principe de vie. Après la mort qui correspond à la destruction du corps, l'âme s'échappe et rejoint le monde intelligible pour soit contempler les Idées ou brûler dans le Tartare (enfer) selon ses actions sur terre. Pour Platon, le corps constitue le tombeau de l'âme. C'est pourquoi il dit que l'âme doit lutter contre les plaisirs et s'élever vers le monde intelligible. Cette montée de l'âme est appelée dialectique ascendante. C'est pourquoi Platon dit que « philosopher, c'est apprendre à mourir », c'est à dire faire des efforts pour s'échapper des plaisirs mondains, des influences du corps. Dans la vie courante, Platon estime que la justice sociale consiste en l'harmonie entre les classes de la société. Pour lui, l'État idéal implique que les individus les plus sages gouvernent les masses. On comprend, dès lors, pourquoi il souhaite que dans une société, les rois soient philosophes ou bien que les philosophes deviennent rois.

Aristote

Aristote, qui commença ses études à l'Académie de Platon à l'âge de 17 ans, fut le plus prestigieux disciple de Platon et compte avec son maître parmi les penseurs les plus influents du monde occidental. Après avoir étudié plusieurs années à l'Académie de Platon, il fonde le Lycée, école qui, comme l'Académie de Platon, allait demeurer pendant des siècles un des grands centres intellectuels de la Grèce. En créant la science de la logique, il élaborait le syllogisme. Dans sa métaphysique, Aristote critiqua la séparation opérée par Platon de la

Forme et de la matière et soutient que les Formes ou essences sont contenues dans les objets concrets. La philosophie politique et éthique d'Aristote repose également sur l'examen critique des principes platoniciens. Pour lui, les règles de la conduite individuelle et sociale doivent être trouvées dans l'étude scientifique des tendances naturelles des individus et des sociétés plutôt que dans un monde divin constitué de pures Formes. Dans sa théorie de la connaissance, Aristote rejeta la doctrine platonicienne de la connaissance innée et insista sur le fait qu'elle ne peut être obtenue que par la généralisation à partir de l'expérience.

Les Sophistes

Ils se définissent comme des enseignants itinérants qui prétendent tout savoir. Ils enseignent, contre rétribution, la rhétorique, l'argumentation juridique et la culture générale. Ils ont acquis la mauvaise réputation d'être trompeur et démagogue. Socrate mettait souvent leurs prétendues connaissances à l'épreuve, et c'est pourquoi ils l'avaient déclaré leur ennemi.

CHAPITRE II : SPÉCIFICITÉ DE LA RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE

Introduction

La question « qu'est-ce que la philosophie ? » nécessite qu'on réfléchisse sur la spécificité du discours philosophique. Ce qu'il convient ici de faire, c'est de chercher à identifier les caractéristiques de ce discours, ce qui nous oblige à comparer la philosophie avec les autres modes de connaissance que sont le mythe, la religion et la science. Cette comparaison est d'autant plus nécessaire que la philosophie n'est pas le seul discours qui ait pour ambition de comprendre le monde. Elle traduit le besoin naturel qu'a l'homme tout comme la science, la religion ou le mythe, de comprendre tout ce qui se passe autour de lui.

I- Philosophie et mythe

Selon une certaine tradition, c'est Pythagore qui a utilisé le mot philosophie pour la première fois. De passage à Phliente où il a eu de nombreux échanges avec le souverain de cette ville, Léon, qui, impressionné par Pythagore, lui demandait sur quel art il s'appuyait et Pythagore répond qu'il ne connaît pas un seul art mais qu'il est philosophe. Le roi lui demanda de lui indiquer les traits à partir desquels il est possible d'identifier un philosophe. Pythagore de répondre que ce sont ceux qui « observent avec soin la nature, ce sont ceux-là qu'on appelle amis de la sagesse c'est à dire philosophes ». Mais avant l'avènement de la philosophie, il existait d'autres formes de pensée auxquelles les hommes avaient recours pour expliquer, pour comprendre et pour justifier la réalité. Ces formes de pensée sont essentiellement le mythe et la religion appelées premières approches du réel ou premières tentatives d'explication de l'univers.

Le mythe est un récit populaire qui met en scène des êtres surnaturels dont l'action serait à l'origine du monde et de tout ce qui existe dans le monde. Pour comprendre ce qu'est le mythe, on peut donner l'exemple de l'histoire d'Adam et d'Eve. D'après la religion, Adam et Eve ont été chassés du paradis pour avoir désobéi à la parole divine. Ensuite, ils ont été envoyés sur terre où ils sont obligés de travailler pour vivre. Ce récit est un mythe qui a pour fonction de justifier l'origine du travail. Certains pensent que les hommes travaillent parce que Adam et Eve ont commis une faute appelée péché originel. On peut également prendre la mythologie grecque. En effet, dans la cité grecque, on croyait en plusieurs dieux. Il y a, par exemple, Eole qui est le dieu du vent : lorsque le vent souffle, on l'attribue à l'action d'Eole. Ces exemples montrent que le mythe a pour fonction de justifier ce qui existe, c'est à dire de montrer

pourquoi les choses sont ce qu'elles sont, pourquoi les hommes doivent travailler ou adopter tel comportement.

II- Philosophie et religion

Les rapports entre la philosophie et la religion ont été des rapports difficiles. Un conflit existe entre elles et le philosophe est souvent perçu comme un athée tandis que le religieux est perçu comme un borné. L'exemple de Socrate revient, car il a été condamné parce qu'accusé de nier l'existence des dieux. La religion unit l'homme à Dieu. Elle est censée dire une vérité absolue, incontestable, indiscutable pour le croyant. Ce dernier considère comme vrai tout ce que dit la religion ou les textes sacrés et il interprète toutes choses en fonction de la religion. Par exemple, pour expliquer la conception de l'homme, le religieux parlera de créationnisme là où le scientifique parlera d'évolutionnisme.

la religion est fondée sur la foi. Croire, c'est donc adhérer, accepter sans exiger des preuves. la croyance est une forme d'assentiment fondée sur la confiance. la religion repose également sur des dogmes, c'est à dire des enseignements, des vérités absolus, immuables. Pour toutes ces raisons, la religion s'oppose à la philosophie. Car en philosophie, c'est l'esprit critique qui caractérise le philosophe. Celui-ci doit avoir un esprit de doute et de remise en question : or pour le croyant le doute n'est pas autorisé.

Dans le passé, surtout au moyen-âge, la philosophie et la religion ont entretenu des rapports de subordination. La philosophie était au service de la religion ou, plus précisément, de l'Eglise. D'ailleurs, on disait que la philosophie est la servante de la théologie. Les hommes de l'Eglise utilisaient la philosophie, surtout les textes d'Aristote, pour confirmer les écritures saintes. C'est avec le temps que la philosophie est sortie de la tutelle de la religion, mais elle en a fait les frais, à l'exemple de Galilée, de Giordano de Bruno, de Spinoza etc.

Selon Blaise Pascal, la religion et la philosophie sont deux genres distincts. Il dit que l'homme est raison et cœur, précisant que l'homme peut atteindre la vérité soit par le cœur soit par la raison. Mais Pascal ajoute qu'il y a des choses que la raison ne peut pas savoir à l'exemple de Dieu, et c'est au cœur de le sentir. Voilà pourquoi il a dit dans sa pensée 277 : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Spinoza abondera dans le même sens lorsqu'il dit qu'entre la philosophie et la religion, il n'y a pas de parenté. Il poursuit : « Ni la théologie ne doit être servante de la raison, ni la raison celle de la théologie, mais l'une et l'autre ont leur royaume propre ».

Saint Augustin, quant à lui, parle d'une subordination, voire d'une ressemblance entre religion et philosophie. Pour lui, il y a une similitude entre les textes bibliques et ceux de Platon. Mais une lecture beaucoup plus profonde l'a amené à conclure que la philosophie ne peut nous permettre d'atteindre la vérité et qu'elle doit se subordonner à la religion. Saint Thomas d'Aquin pense, pour sa part, que foi et raison peuvent atteindre la vérité, mais il accorde la supériorité à la foi.

III- Philosophie et science

Philosophie et science sont nées au 6^{ème} siècle avant Jésus Christ à partir d'une démarcation des premiers modes de connaissance. Insatisfaits des explications données par les mythes, les premiers penseurs vont rendre compte de l'ordre qui régit le cosmos en faisant appel à des principes matériels. On assiste, dès lors, à la naissance de la pensée rationnelle. Il faut rappeler que les premiers philosophes étaient en même temps des savants à l'instar de Thalès ou de Pythagore ; Descartes était également philosophe et savant.

Philosophie et science ont donc cheminé pendant longtemps. Mais petit à petit, les sciences se détachèrent de la philosophie et constituèrent, chacune, un objet et une méthode spécifiques. La science est caractérisée par son objectivité, c'est à dire la reconnaissance de l'existence de la réalité indépendamment du sujet. La philosophie, par contre, est marquée par la subjectivité. Lorsque les philosophes posent la même question, ils y apportent des réponses différentes, subjectives. Il y a donc lieu de dire qu'il y a autant de philosophies que de philosophes. C'est parce que chaque philosophie exprime les sentiments de son auteur, ses convictions personnelles, ses croyances. Par contre, il y a une unité dans les sciences alors qu'en philosophie il y a une pluralité.

La connaissance scientifique est caractérisée par son exactitude parce que la science produit les instruments de vérification de ses théories. La philosophie est davantage un discours purement théorique, spéculatif. La science se contente de décrire ce qui est, elle se pose la question du « comment », tandis que la philosophie s'intéresse à ce qui doit être et se pose la question du « pourquoi ». Par exemple, Platon dit dans la République ce qu'il faut pour que la justice existe dans la cité. Il dit que chaque classe sociale doit respecter sa place, que les philosophes soient rois ou bien que les rois soient philosophes.

Par ailleurs, si la science est une connaissance exacte, elle a cependant des limites internes et des limites externes. Les limites externes concernent toutes les questions qui sont hors de son domaine d'investigation, ce sont les questions métaphysiques ou éthiques. Ces préoccupations sont prises en compte par la philosophie. Les limites internes se rapportent à la connaissance scientifique qui n'est pas figée, immuable : elle progresse, ce qui explique le progrès scientifique. Il faut souligner, enfin, que la science peut avoir un impact positif

sur l'homme comme négatif (les armes, les manipulations génétiques, la pollution de l'air etc.). Et c'est précisément à ce niveau que la philosophie intervient pour réfléchir sur la science. Cette réflexion est appelée épistémologie.

IV- Caractéristiques de la réflexion philosophique

La philosophie est née de la critique, c'est à dire d'une mise en question du mythe. Dans les mythes, on invoque des êtres surnaturels pour donner un sens à la réalité. Or, les premiers philosophes vont partir plutôt de la réalité elle-même pour chercher à connaître le monde. Au lieu de se limiter à la simple imagination, les premiers philosophes vont utiliser comme principal instrument la raison. Ils vont donc donner une explication plus positive, plus rationnelle de la réalité, car la philosophie, c'est la recherche critique et rationnelle des principes fondamentaux. Son but est de corriger les fausses certitudes, les illusions et erreurs du sens commun ou de la philosophie elle-même. Socrate, par exemple, interrogeait ses contemporains et les sophistes pour leur montrer leurs contradictions et leur incapacité à justifier ce qui leur semblait évident. Pour Descartes, seul un doute radical pouvait être le fondement d'une pensée parfaitement rigoureuse et indubitable. La philosophie est souvent caractérisée comme un travail sur les concepts et notions, un travail de création de concepts permettant de comprendre le réel, de distinguer les objets les uns des autres et de les analyser, c'est aussi un travail d'analyse des concepts et de leurs ambiguïtés. La philosophie est une volonté de rationalité. Chaque penseur se doit d'indiquer quels problèmes il souhaite éclairer et quelle sera la méthode la plus adaptée pour résoudre ces problèmes. Il ne faut pas voir cette pluralité de méthodes comme une faiblesse de la discipline, mais plutôt comme un trait caractéristique de sa nature. Ainsi, la philosophie est une sorte de retour critique du savoir sur lui-même, une critique rationnelle de tous les savoirs, opinions, croyances, art, réflexions scientifiques etc.

L'esprit critique se manifeste par une remise en question ou, du moins, une « mise à questions » de toute affirmation, de tout jugement. La critique est une exigence fondamentale de la philosophie. Elle constitue, selon Marcien Towa (philosophe camerounais contemporain) le début véritable de l'exercice philosophique. Il dit à ce sujet : « La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Pour le philosophe, aucune donnée, aucune idée si vénérable soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique ».

La réflexion philosophique est donc caractérisée par son esprit critique. L'esprit critique est un esprit d'analyse et de discernement. Il s'oppose à l'opinion commune qui ne s'intéresse qu'à l'aspect superficiel, apparent des choses. Plus précisément, l'esprit critique s'oppose au sens commun. Selon Russel, « la

valeur de la philosophie réside dans son incertitude ». Le philosophe est celui qui, à l'instar de Socrate, reconnaît son ignorance. Russel montre aussi que l'esprit critique consiste dans le questionnement permanent parce que selon lui « même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne conduisent à des problèmes... ». Philosopher, c'est donc se poser des questions en permanence et dire que rien ne va de soi. Et Karl Jasper avait raison de dire : « L'essence de la philosophie, c'est la recherche de la vérité, non sa possession... Faire de la philosophie, c'est être en route. Les questions en philosophie sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse devient une nouvelle question ».

CHAPITRE III

LES GRANDES INTERROGATIONS PHILOSOPHIQUES :

LA MÉTAPHYSIQUE, L'ANTHROPOLOGIE ET L'AXIOLOGIE

A la différence de l'animal, l'homme est un être historique, pluridimensionnel. Toute la vie de l'animal est rivée sur le présent. On dit qu'il vit le « ici-et-le-maintenant » : ses seules préoccupations sont la satisfaction de ses besoins immédiats. Mais si l'Homme aussi vit dans le présent, il peut se souvenir du passé et se projeter dans l'avenir. Par la réflexion, l'Homme peut transcender l'instant présent. Il peut porter sa pensée sur des questions permanentes en s'interrogeant par exemple sur la signification et la valeur de l'existence, sur le sens de la mort, de l'au-delà, de l'âme, sur Dieu, sur la valeur du bien et du mal etc. On voit ainsi que la réflexion philosophique va au-delà de la réflexion quotidienne.

I- La métaphysique

Dans l'existence de toute chose, il y a des aspects physiques ou sensibles et des aspects métaphysiques ou intelligibles. Est métaphysique tout ce qui existe et qu'on ne peut saisir comme un objet parmi les autres du monde sensible. L'analyse sémantique du mot montre qu'il est composé du préfixe « méta » qui veut dire au-delà et du suffixe « physique » qui signifie nature. On doit le terme métaphysique à Andronicos de Rhodes (1^{er} siècle avant J. C.) qui, en procédant à la classification de l'œuvre d'Aristote, a remarqué que certains des écrits du Stagirite ne traitaient ni de politique, ni d'éthique, ni de logique, encore moins de physique. Ces écrits traitaient de l'âme, du monde, de Dieu etc. qui sont des objets situés au-delà du monde sensible. Aristote les nommait « la science théorique des premiers principes et des premières causes » ou « la philosophie première ». Mais Andronicos de Rhodes les avait classé sous le nom de « Ta méta ta physica ».

La métaphysique est, à son origine, conçue comme une ontologie, c'est à dire une « science de l'être en tant qu'être ». Elle est utilisée au moyen-âge jusque chez Descartes. Ce dernier cherchait un fondement à la philosophie et il l'a eu dans la métaphysique. On peut retrouver cet exemple dans l'architecture ; car si le fondement d'un bâtiment est solide, le bâtiment le sera. Dans le cas contraire, le bâtiment risque de s'écrouler. C'est pourquoi Descartes représente l'ensemble des connaissances humaines ou la philosophie comme un arbre. Dans une métaphore, il dit : « La philosophie est comme un arbre dont les racines sont la

métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont la médecine, la mécanique et la morale ». C'est cette suprématie de la connaissance métaphysique que les philosophes expriment en disant que la métaphysique est la mère des sciences.

La métaphysique se divise en deux catégories : la **métaphysique générale** ou ontologie qui étudie les principes généraux de l'être et la **métaphysique spéciale** qui traite des objets particuliers. La métaphysique spéciale se subdivise en trois parties : la cosmologie rationnelle, la psychologie rationnelle et la théodicée ou théologie rationnelle. **La cosmologie rationnelle** s'intéresse à l'univers dans son changement. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le projet platonicien dans sa dichotomie de l'univers en monde sensible et en monde intelligible. **La psychologie rationnelle** étudie l'âme comme principe explicateur du « moi ». **La théodicée ou théologie rationnelle** se propose de démontrer l'existence de Dieu et de ses attributs au moyen de la seule raison.

Le but de la métaphysique est de saisir la réalité cachée, celle qui est voilée et qui se situe derrière le monde des apparences par la seule raison. Mais est-il possible d'accéder à cette réalité ? Selon Platon, l'homme peut contempler les beautés éternelles qui se trouvent dans le monde éternel des Idées. Cela signifie que l'homme doit faire des efforts sur lui-même pour accéder à la réalité intelligible. Mais les critiques de la métaphysique rejettent cette pseudo-science et pense qu'elle ne peut rien apprendre à l'homme de concret sinon de l'enfoncer dans l'illusion de connaître les choses métaphysiques. Mais l'homme peut-il se passer de la métaphysique ? Non, parce qu'il a une disposition naturelle qui le porte à s'interroger sur son origine et son existence. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de Schopenhauer selon lesquels « l'homme est un animal métaphysique ». Cela veut dire que si la métaphysique n'est pas une connaissance, elle demeure quand même une préoccupation indépassable.

a- Critiques de la métaphysique

La métaphysique a été critiquée par des philosophes comme Pierre Bayle, John Locke, Francis Bacon, Thomas Hobbes, Feuerbach, Nietzsche etc. qui proposèrent tous une conception matérialiste du monde. Pour les matérialistes, dont les marxistes, il ne peut y avoir de connaissance en dehors du monde. Autrement dit, il ne peut y avoir de connaissance qui ne passe par l'expérience ou l'observation des phénomènes. La métaphysique est, pour les marxistes, une négation de l'histoire et de la dialectique. Elle est, selon les mots de Karl Marx et de Lénine, un instrument de domination de ceux qui veulent préserver un ordre établi à leur profit et au détriment des autres. En bref, les marxistes pensent que la métaphysique ou la philosophie spéculative est une fiction idéologique de la bourgeoisie.

Auguste Comte s'est également révolté contre la prétendue supériorité de la connaissance métaphysique et rejette son statut de connaissance fondatrice, supérieure ou finale. Chez Comte, la métaphysique est un mode de pensée intermédiaire et transitoire entre la pensée théologique et la pensée positive. Il considère que la métaphysique est une forme de connaissance, une forme d'explication du réel qui a dépassé la connaissance de « l'esprit positif » qui est celui de la science. La métaphysique a permis à la science de naître, mais elle n'est qu'un âge de l'enfance de l'esprit de l'humanité.

Emmanuel Kant aussi s'est intéressé à la métaphysique et il l'a récusée comme science dès lors qu'elle prétend dépasser le donné sensible. Ce qui amène Kant à établir les limites de la raison, montrant par là que la prétention de la métaphysique à la science n'est que divagation de la raison. Selon Kant, il n'est pas possible de connaître le monde nouménal. La raison peut penser les noumènes, mais elle ne peut pas les connaître. Kant dit que la métaphysique, dans son projet de connaître le fond des choses, a échoué et c'est ce qui explique les apories. C'est ce qui justifie cette phrase de Kant : « La métaphysique est un champ de bataille où il n'y a ni vainqueur ni vaincu ». Voilà pourquoi la métaphysique en tant que science est impossible, selon Kant.

Les critiques les plus hostiles et féroces contre la métaphysique ont été menées par Nietzsche. Pour lui, s'attacher à une dimension métaphysique de l'existence et donner la priorité à cette dimension, c'est se conduire comme un « vaincu ». Selon Nietzsche, ce sont les « vaincus » et les « ratés » de la vie concrète qui ont créé « cet arrière-monde métaphysique pour calomnier le monde concret ». La métaphysique et les attitudes qu'elle installe dans la vie humaine sont au secours des impuissants, des lâches, de ceux qui sont dépouillés de « la force vitale » de la vie.

Mais malgré ces attaques contre la métaphysique, peut-on aujourd'hui dire quelle est morte et qu'elle sera définitivement liquidée demain par les assauts des connaissances positives et pratiques que les sciences et les techno-sciences ne cessent de fournir à l'homme ? En tout cas, bien que récusant la métaphysique comme science, Kant estime qu'il est difficile sinon vain de vouloir être indifférent devant la métaphysique. C'est ce que Schopenhauer a compris pour avoir dit que « l'homme est un animal métaphysique ».

II- L'anthropologie

La question anthropologique est une question à la fois scientifique et philosophique. Dans sa définition, l'anthropologie se présente comme une étude de l'homme, une science de l'homme ou encore une interrogation sur l'homme, cet être particulier qu'on tente de saisir et de connaître de sorte que la question qui se pose est de savoir si on peut connaître l'homme. Emmanuel Kant fait de

la question anthropologique une préoccupation majeure. Il dit que les trois questions fondamentales de la philosophie sont :

- Que puis-je savoir ? (qui se rapporte à la métaphysique)
- Que dois-je faire ? (qui se rapporte à la morale)
- Que m'est-il permis d'espérer ? (qui se rapporte à la religion)

Ces trois questions se ramènent à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? », d'où une philosophie anthropologique chez Kant.

Le mot anthropologie est composé de « anthropos » qui veut dire « homme » et de « logos » qui signifie « étude » ou « science ». Le mot désigne donc le projet d'une étude rationnelle de l'homme. Mais est-il possible d'avoir une connaissance rationnelle de l'homme ? Certains le pensent mais d'autres pensent le contraire. Dans tous les cas, l'homme est une réalité dont on peut envisager l'étude sous plusieurs perspectives avec des moyens et des méthodes appropriés. Deux approches s'imposent à nous : l'approche métaphysique ou l'anthropologie philosophique et l'approche positive.

- Approche métaphysique

Dans le vocabulaire technique et critique de la philosophie, André Lalande écrit « L'anthropologie est la science de l'homme en général ». Cette définition est celle que les philosophes idéalistes et métaphysiciens donnent de l'anthropologie. Ils cherchent le général et non le particulier, l'universel et non le local. Ils cherchent ce qui permet d'unifier les différences dans les familles des choses, des êtres et des phénomènes. Dire que « l'anthropologie est la science de l'homme en général », c'est présupposer qu'il existe dans la constitution de l'homme ou dans sa manière de vivre, une ou plusieurs caractéristiques qui constitueraient un ou plusieurs liens de parenté. Lesquels liens de parenté réunissent tous les hommes en une seule famille malgré leurs différences perceptibles entre les cultures, les peuples et les individus.

Quel est cet élément qui fait de tous les hommes le même homme, un « Homme en soi » ou le même genre d'existant autour d'une essence ou d'une nature ? Partant de cette conception qui pense que l'homme a été créé par une super intelligence qui lui a donné une matière, une forme, une mission, une raison etc. la philosophie métaphysique va mettre entre parenthèses tout ce qui, dans l'existence de l'homme, est concret. Elle ne tient pas compte de la constitution biologique de l'homme. Elle ne tient pas compte, non plus, de ses rapports avec le milieu physique. Elle fait abstraction du milieu social et culturel dans lequel l'homme vit. Elle affirme tout bonnement que ce qui fait l'essence de l'homme, ce qui fait sa nature, c'est sa raison. L'homme serait ainsi pour Descartes une « res cogitans », « une substance pensante », « une substance dont toute la nature n'est que de penser ».

Mais une objection de taille a été apportée à cette conception de l'homme par le médecin français, Jean Itard. En 1803, il a prouvé que, laissé à lui-même dès sa

naissance, le petit de l'homme ne verrait jamais les pouvoirs virtuels de sa raison se manifester. Jean Itard est parti des faits de l'expérience avec les enfants dits sauvages qui n'avaient développé aucune aptitude qui distingue l'homme de l'animal. Ces faits suffisent pour dire que l'homme n'a pas une nature figée, mais il se construit au cours de son histoire. Et pour paraphraser Jean Paul Sartre, l'homme est histoire.

- Approche scientifique

L'impertinence du postulat d'une « nature humaine » est devenue, depuis longtemps, un fait incontestable. La conception historique de l'homme a donc eu sa raison d'être. L'anthropologie scientifique se présente sous trois formes :

L'anthropologie physique, l'anthropologie sociale et l'anthropologie culturelle.

-L'anthropologie culturelle se subdivise en plusieurs branches : l'anthropologie économique chargée d'étudier la production et la répartition des biens de subsistance ; l'anthropologie politique qui s'occupe des formes de pouvoir et du contrôle social ; l'anthropologie religieuse dont l'objet est constitué par les croyances, les rites etc.

-L'anthropologie physique étudie les caractères physiques de l'homme : la taille, la peau, le groupe sanguin, la forme du crâne, du nez, des cheveux, de la bouche etc. Elle essaie de retracer le passé à travers les vestiges et autres squelettes. Il s'agit ici de la préhistoire et de l'archéologie.

-L'anthropologie sociale procède à l'analyse des institutions et des croyances sociales.

Il existe, à côté de l'anthropologie scientifique, celle dite religieuse. C'est la conception que les religions révélées ont de l'homme. Cette conception postule le créationnisme opposé à l'évolutionnisme défendu par les conceptions scientifiques et philosophiques.

Il y a lieu de remarquer que la conception scientifique de l'anthropologie est très réductrice, car elle écarte tout aspect abstrait de son domaine d'investigation ; elle ne vise à appréhender que ce qui est concret, objectif et pour toute dire, quantifiable et matérialisable de l'homme. Or, ce qu'il y a de plus essentiel en l'homme, n'est-il pas plutôt d'ordre spirituel ? L'anthropologie scientifique ne risque-t-elle pas de saisir uniquement ce qui est superficiel dans les relations humaines ? En tout cas, l'anthropologie scientifique a besoin de collaborer avec la métaphysique pour faire ressortir tous les aspects humains, apparents et cachés.

Pour revenir à la question : « Est-il possible d'avoir une connaissance rationnelle de l'homme ? », ceux qui pensent que c'est impossible posent les obstacles suivants : le déterminisme et la confusion entre le sujet et l'objet. En effet, l'inexistence d'une nature humaine, la faiblesse ou l'impossibilité de la prévention rigoureuse des états et des comportements de l'homme sont les

premiers obstacles pour parler d'une science de l'homme. Le manque de séparation de l'objet étudié avec le sujet qui l'étudie est aussi un obstacle qui se dresse devant l'idée d'une science de l'homme. Dans les mêmes circonstances, pénibles ou heureuses, deux ou plusieurs hommes qui habitent côte à côte, fréquentent les mêmes écoles ou le même lieu de culte, peuvent se comporter de la même manière ou de manières différentes, alors que dans la même situation, deux morceaux de fer se comportent de la même manière ainsi que deux moutons. Rigoureusement parlant donc, l'homme n'est ni par nature ni par culture une réalité soumise au déterminisme. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de lois communes dans les vies des hommes et dans l'existence des hommes, mais ces lois restent très relatives.

Le problème qui se pose, c'est que l'anthropologie ne renonce pas à une connaissance globale de l'homme, tandis que toutes les autres sciences humaines (sociologie, histoire, géographie etc.) se contentent d'étudier un aspect de l'homme. L'anthropologie se donne comme projet ambitieux d'étudier l'homme dans sa totalité (ses croyances, coutumes et traditions, sa langue, sa mentalité, son habitat et ses habitudes culinaires etc.). Une étude globale de l'homme est-elle, dès lors, possible ? En tout cas, il serait illusoire, voire impossible de prétendre connaître entièrement l'homme en raison de la complexité de ce dernier.

III- L'axiologie

:

L'axiologie peut être définie comme l'ensemble des théories portant sur les valeurs humaines. Celles-ci sont diverses et se retrouvent dans le domaine de la morale, de la politique, du droit, de la religion, de l'art etc. La philosophie se fait axiologie quand elle revendique la coordination de toutes les valeurs. Les valeurs sont relatives à une société, à un groupe social, à une communauté. Elles fixent des objectifs, des idéaux et orientent l'action des individus ; c'est un but, parfois difficilement accessible.

La valeur est comme un idéal, une croyance que l'individu ou le groupe aspire à réaliser. Une chose a d'autant plus de valeur qu'on la désire. La question des valeurs est présente dans toute société ou chez tout individu. La valeur désigne ce qui est important ou cher, elle est d'abord et avant tout un idéal que l'on tente de réaliser. En tous les cas, c'est un ensemble de principes que la société ou l'homme se donne et qui servent de boussole à la conduite. Parfois, les valeurs ont un caractère quasi-sacré au point qu'on est prêt à sacrifier sa vie pour les sauvegarder ou les réaliser. Chaque société est structurée autour de valeurs, de normes et de règles. C'est ainsi que les valeurs peuvent être variables, différentes d'une société à une autre. Mais dans le même temps, il faut

reconnaître que beaucoup de sociétés partagent les mêmes valeurs, même quand elles sont éloignées les unes des autres.

Les idéologies religieuses ou les religions se construisent autour de valeurs qui tendent toute à rendre l'homme bon, meilleur. Mais en même temps, elles condamnent et rejettent tout ce qui est considéré comme anti-valeur. La philosophie, elle, est porteuse de projet de société. Les philosophes indiquent un chemin, ils disent ce qui doit être à partir des fondements qu'ils posent et des principes qu'ils avancent. Ils interpellent toute conscience humaine en proposant des valeurs humaines. C'est ainsi que depuis Aristote, avec son fameux ouvrage Ethique à Nicomaque, plusieurs philosophes se sont intéressés aux valeurs. On peut prendre l'exemple d'Emmanuel Kant avec la Métaphysique des mœurs, Jean Jacques Rousseau avec Emile ou de l'éducation, Nietzsche avec la Généalogie de la morale et Par-delà le bien et le mal etc.

a- Fondement des valeurs

Sur quoi reposent les valeurs ? Qu'est-ce qui fonde leur légitimité ? Peut-on affirmer que les valeurs sont relatives et qu'il y aurait autant de valeurs qu'il y a de sociétés humaines ? En somme, on pourrait se demander en s'en étonnant pourquoi, dans une société donnée, les valeurs changent d'une époque à une autre. Est-ce la tradition, l'habitude, la croyance ou la raison qui fonde la valeur ? Si l'idéal est un but qu'on se donne et qu'on tente de réaliser à travers son comportement et sa conduite, il faut convenir que ce qui est valorisé dans une société ou chez un individu trouve sa justification et son fondement dans la tradition de ceux qui ont vécu avant nous. La valeur serait pour ainsi dire ce qu'on tente de préserver ou de perpétuer. Ces valeurs sont toujours incarnées par des héros qu'on cite en exemple ou en modèle. Au Sénégal, on peut citer, à titre de valeurs, le diom, le kersa, le fouldé, le maandu, le dioub, le jamm, le goré, le ngor etc.

Les valeurs religieuses comme le paix, la tolérance, le respect de la vie humaine, la justice etc. coïncident généralement avec celle de la tradition . Mais elles peuvent s'opposer à beaucoup d'autres valeurs qu'on trouve dans certaines sociétés. Les religions véhiculent des valeurs et influencent non seulement des cultures mais aussi des penseurs, des juristes, des législateurs de sorte que dans beaucoup de sociétés aujourd'hui les valeurs dominantes sont celles de la religion. Il faut signaler, par ailleurs, qu'il y a un conflit permanent dans beaucoup de sociétés entre des valeurs dites dominantes et des valeurs considérées comme marginales et perçues comme des anti-valeurs. C'est ainsi qu'on affirme volontiers que les valeurs chrétiennes dominent le monde occidental, les valeurs arabo-musulmanes dominant à l'orient, les valeurs bouddhistes dominant en Inde etc.

Certes, la philosophie et la religion n'ont pas le même fondement, mais elles aboutissent souvent aux mêmes conclusions. Le sage est pour la philosophie ce que le pieux ou le saint est pour la religion. Le sage comme le saint sont modérés dans leur conduite et se tiennent loin des excès et de la luxure. Le philosophe vit sa philosophie à partir des valeurs qui lui sont propres. Il décrète, légifère et indique la voie à suivre. Il indique ce qui doit être et comment cela doit être.

De même que les philosophes posent des valeurs et les prônent, ils renversent aussi d'autres valeurs ou les remettent en cause. A ce propos, Nietzsche se définissait comme un iconoclaste (celui qui détruit les idoles). « Je suis un iconoclaste, je brise les idoles et je taille en pièces les traditions des hommes », disait-il. Pour Nietzsche, la sagesse n'est pas dans la modération, mais dans l'excès, l'affirmation de soi, la volonté de puissance. S'attaquant à la morale de Kant, il se propose ainsi de créer ses propres valeurs. Pour créer des valeurs, dit-il, il faut passer par les trois métamorphoses : le chameau (qui ne fait qu'accepter), le lion (qui brise les valeurs) et l'enfant (qui en crée). Mais au-delà ; de Nietzsche et de sa philosophie, c'est la philosophie elle-même qui est subversive.

Conclusion

L'esprit philosophique a commencé à se développer à partir du moment où l'homme a décidé de rompre avec les explications mythiques et obscurantistes des phénomènes. Il préconise un retour de la pensée sur elle-même pour développer un discours rationnel qui veut répondre par des arguments à des questions absolues. Par la philosophie, l'homme prend conscience que le sens du monde n'est pas évident (apparent). La philosophie n'est pas l'affaire des fainéants ni des rêveurs, mais c'est l'affaire des avides de connaissance, ceux-là mêmes qui sont dans une inquiétude intellectuelle permanente. La philosophie est une quête plutôt qu'une possession du savoir. Elle se refuse toute délimitation et toute définition. Enfin, il y a autant de définitions que de philosophes et nul d'entre eux n'a le monopole de la vérité.

INCONSCIENT

INTRODUCTION

Le mot conscience vient du latin « cum scientia » qui signifie « accompagné de savoir ». Etre conscient, cest donc penser, agir ou sentir tout en sachant que lon pense, que lon agit ou que lon sent. La conscience peut donc être définie comme une perception ou une connaissance de soi-même, de ses actes et du monde. Dailleurs, le dictionnaire « Lalande » entend par conscience cette « intuition que le sujet a de ses états et de ses actes ». Cest par elle que lhomme se situe par rapport au présent, au passé et au futur.

Linconscient, par contre, désigne une dimension de notre psychisme, de notre personnalité qui existe aussi bien chez le sujet normal que chez lanormal. En psychanalyse, linconscient renvoie à lensemble des représentations et des désirs inaccessibles à la conscience et souvent refoulés par elle.

La conscience et l'inconscient ont une histoire, car on est passé de l'une à l'autre dans la manière de concevoir l'homme. Pendant longtemps, la conscience a été synonyme de raison, et c'est à partir de celle qu'on définissait l'homme. Mais **Freud** a révolutionné les choses en introduisant le terme d'inconscient pour redéfinir l'homme. La question était de savoir si le psychisme de l'homme, dans sa totalité, est conscient ou non. Mais bien avant Freud, des philosophes comme **Leibniz**, **Spinoza** et **Nietzsche** ont été quelque peu les précurseurs d'un inconscient psychique. Freud sera, plus tard, le porte-étendard de cette philosophie.

Avec cette redéfinition de l'homme, plusieurs questions se posent : La théorie de l'inconscient ne réduit-elle pas l'homme à un être de désirs plutôt qu'à un être de raison ? Accorder à l'inconscient une place plus grande que celle de la conscience, n'est-ce pas une manière de nier la liberté de l'homme et admettre l'absence de raison chez l'homme ? En tout cas, **Sartre** pense que l'inconscient, tel que formulé par Freud, est une pure fiction. Pour lui, le fait de se réfugier derrière l'inconscient pour ne pas assumer la responsabilité de nos actes, relève tout bonnement de la mauvaise foi. En ce sens, il considère que « l'inconscient est la mauvaise foi de la conscience ».

I- La conscience

1- Les différentes formes de conscience

Il existe plusieurs types de conscience. La conscience est dite **spontanée** ou **directe** si elle est intentionnelle, c'est-à-dire portée vers l'objet auquel on fait attention à un moment particulier. Elle est **réfléchie** quand elle donne à l'homme la capacité de revenir sur ce qu'il pense, ce qu'il vit, ce qu'il sent ou ce qu'il fait. Elle est dite **professionnelle** lorsque l'individu exécute consciencieusement sa tâche et conformément au règlement intérieur de son lieu de travail. La conscience est dite **morale** lorsque le sujet analyse son acte après l'avoir accompli et lorsqu'il en tire un sentiment de satisfaction ou d'insatisfaction. En ce sens, on dit que la conscience morale est normative, c'est un « juge intérieur » qui permet à l'homme de juger ses actes. C'est avec ce type de conscience que l'homme éprouve des regrets ou des remords. Rousseau invoque souvent ce qu'il appelle la voix de la conscience en nous. Voilà ce qu'il écrit dans l'Emile : « Conscience, conscience, conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infallible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais

l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ». **Rousseau, Émile ou De l'éducation, 1762, livre IV, GF-Flammarion, 1966, p. 378).** Enfin, la conscience est dite **psychologique** lorsqu'elle rend le sujet capable de percevoir sa propre activité psychique, c'est à dire lorsque l'individu est capable de revenir par la pensée sur ce qu'il fait pour mieux analyser son intériorité pour mieux guider ses actes.

2- Descartes ou la souveraineté de la conscience : le cogito

Il faut signaler que le mot conscience a tardivement été utilisé en philosophie. On utilisait des termes comme pensée, raison, esprit etc. et c'est **René Descartes** qui a été le premier à avoir assimilé la conscience à la raison à partir de son cogito. La conscience liée à la pensée est donc née avec Descartes lorsque celui-ci a mis en évidence que le « je pense » était le premier principe métaphysique et la condition de toute certitude. Le cogito cartésien est issu du doute hyperbolique qui fait table rase de tout. Mais Descartes s'est rendu à l'évidence qu'il peut douter de tout sauf qu'il est en train de douter. Étant donné que la pensée seule résiste au doute, Descartes a pu avouer : « Même si je doute de tout, je ne peux pas douter que je suis en train de douter », d'où son slogan « je pense donc je suis ».

Pour Descartes, l'homme est une res cogitans (substance pensante), une substance dont toute la nature n'est que de penser.

Chez Descartes donc, c'est la conscience qui définit l'homme. Mieux, il affirme que la conscience peut exister sans se rapporter au monde, c'est à dire que la pensée s'enferme sur elle-même et se suffit à elle-même. Cela veut dire que pour exister, la conscience n'a pas besoin du monde, d'où le solipsisme qui signifie solitude de l'esprit. Mais le point de vue de Descartes sera analysé par **Kant** et **Hegel**, mais aussi par les philosophes du 20^{ème} siècle comme **Edmund Husserl**, **Maurice Merleau-Ponty** et **Jean Paul Sartre** qui reprochent à Descartes son solipsisme.

3- Critique des phénoménologues

Les phénoménologues définissent, de manière, la conscience comme conscience de quelque chose. « Tout cogito, affirme Husserl, a un cogitatum » (toute conscience est conscience de quelque chose). La conscience serait une tension vers le monde, une visée, une intentionnalité, un surgissement qui naît d'une rencontre, elle n'aurait alors rien d'intérieur, elle est pure extériorité. Cela veut dire que la pensée porte toujours sur un objet. Pour **Hegel**, la relation avec autrui se pose en termes de conflit. Ce point de vue a été développé dans son ouvrage La phénoménologie de l'esprit

au chapitre « Dialectique du maître et de l'esclave » où Hegel soutient que l'esprit subjectif parvient à la conscience de soi qu'à travers son objectivation, c'est à dire en se manifestant à travers l'histoire et le temps. Chez **Sartre** également, la conscience se détermine dans le rapport avec autrui. Il écrit à ce sujet : « Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même ». C'est donc à travers le regard de l'autre et de ses jugements que je peux me connaître. Il ajoute : « Percevoir un arbre, c'est s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer là-bas, par-delà soi vers ce qui n'est pas soi ; là-bas près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne peut se diluer en moi ; hors de lui, hors de moi », Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité, 1939. La position sartrienne de la conscience s'établit comme une négation du solipsisme cartésien. La connaissance de soi passe alors parce que Jean Paul Sartre nomme « l'intersubjectivité », c'est-à-dire par le regard de l'autrui : ce n'est pas dans la solitude que l'on prend conscience de soi, mais au cœur du monde et des autres. Le face-à-face cartésien - entre soi et soi-même - serait une illusion. Le solipsisme cartésien sera également critiqué par **Gassendi** qui, dans une objection adressée à Descartes contre le solipsisme, a dit : « Je pense, dites-vous, mais que pensez-vous ? Car enfin,

toute pensée est pensée de quelque chose ». A cela, Descartes a répondu : « Quoi que je pense, je pense », pour dire que peu importe ce qu'il pense, l'essentiel est qu'il pense. Descartes n'a pas répondu à la question, il l'a tout simplement éludée. Ce sur quoi Gassendi voulait attirer son attention, c'est qu'on ne peut pas penser rien, il faut bien que la pensée ait un objet de pensée, d'où l'apport des phénoménologues pour qui toute pensée est pensée de quelque chose. Bien avant les phénoménologues, **Emmanuel Kant** a affirmé que « l'entendement humain est structuré selon les catégories du temps et de l'espace ». Une manière de dire que la raison est dans le temps et dans l'espace et qu'elle ne peut pas en sortir.

A travers ces différentes conceptions de la conscience, peut-on vraiment dire que toutes les représentations et actions de l'homme sont le fait de la conscience ? Autrement dit, peut-on dire que tout l'être de l'homme se réduit à la conscience ? Le psychisme de l'homme est-il entièrement conscient ? L'homme est-il entièrement maître de ses pensées et actes ? C'est précisément cette conception qui réduit le psychisme à la conscience qui sera bouleversée avec la découverte de l'inconscient par le fondateur de la psychanalyse, à savoir **Sigmund Freud**.

La conscience, premier pas vers la connaissance de soi et du monde, semble souvent nous échapper, car elle peut être influencée par ce qui

nest pas elle : le corps pour Baruch Spinoza puis Sigmund Freud, la société pour Karl Marx ou les instincts les plus vils pour Friedrich Nietzsche. Marx invoque, à ce sujet, le déterminisme social en affirmant : « La conscience que chaque homme a de lui dépend du monde qui l'entoure et dépend surtout de l'état économique et matériel de la société. La conscience est le reflet de la société et elle subit tous ses bouleversements. » Si le sens d'une majorité de pensées et d'actes échappe à l'homme, peut-il encore être jugé responsable de ce qu'il pense et de ce qu'il fait ? Enfin, comment une telle mutation, de la conscience à l'inconscient, a-t-elle bien pu s'opérer ?

II- L'inconscient : portée et limites

1- La théorie de l'inconscient de Freud

Le concept d'inconscient a été développé au cours de la période qui s'étend de 1895 à 1900 par Sigmund Freud, qui a postulé que l'inconscient est constitué de souvenirs et de sentiments éprouvés au cours de l'enfance, y compris les pulsions sexuelles ou libido. L'inconscient est composé de trois instances que sont le **ça**, le **moi** et le **surmoi**. Freud en est venu à énoncer l'hypothèse d'un inconscient psychique lorsqu'il a été en présence de malades souffrant d'hystérie. La première théorie qu'il élabore en 1900 présente le

psychisme humain sous la forme d'une topique constituée de la **conscience**, du **préconscient** et de **l'inconscient**. L'inconscient serait alors constitué des désirs refoulés et de l'ensemble des tendances organiques qu'on nomme pulsions ou instincts. Le préconscient est l'instance de la censure qui aide la conscience à refouler les désirs non compatibles avec l'ordre social mais qui ont réussi à tromper la vigilance du préconscient. A partir de 1920, Freud introduit ce qu'il est convenu d'appeler la seconde topique constituée par le moi ou conscience, le surmoi qui est équivalent du préconscient et le ça ou l'inconscient.

Le moi appelé aussi conscience

En psychanalyse, le moi désigne l'une des trois instances de l'appareil psychique, aux côtés du ça et du surmoi. Il est en contact avec la réalité extérieure. Il tient rigoureusement compte des interdits et censure tout désir non compatible avec l'ordre social. Il subit la pression du ça. La formation du moi commence à la naissance, dès les premières confrontations avec le monde extérieur. Le moi apprend à modifier son comportement en contrôlant les pulsions socialement inacceptables. Il a un rôle de médiateur entre les pulsions inconscientes et les critères sociaux et personnels acquis.

Le surmoi appelé aussi censeur

Il est constitué par l'ensemble des interdits parentaux ou sociétaux. Depuis la prime enfance, les règles et les normes établies censurent certains désirs, les empêchent de se réaliser. Tout individu intériorise ces règles. Avant même que ces désirs qui proviennent de l'inconscient arrivent à la conscience, ils subissent le contrôle rigoureux du surmoi, comme le font les douaniers à la frontière. Si ces désirs sont conformes à l'ordre établi, ils passent. S'ils ne sont pas conformes, ils sont systématiquement refoulés. Selon Freud, cette lutte se déroule à l'insu du sujet conscient. Et il dit que le moyen propice pour tromper la vigilance du surmoi, c'est le sommeil. Là, les désirs se déguisent, prennent une autre forme pour se manifester sous leur forme onirique.

Le ça ou inconscient

Le ça est dominé par le principe de plaisir qui pousse l'individu à accéder immédiatement à ses désirs. Dans la théorie de Freud, le ça est constitué de l'ensemble des pulsions et tendances qui sont en nous depuis notre naissance. L'énergie qui est à la base de ces tendances d'origine sexuelle, Freud la nomme libido. Le ça est donc composé de la libido et de l'ensemble des désirs qui ont été refoulés depuis l'enfance. Il ignore le temps, c'est pourquoi tous les désirs refoulés, rejetés dans l'inconscient attendent un moment

propice pour se réaliser. Ils ne disparaissent pas, leur réalisation peut emprunter des voies détournées comme le rêve ou encore la création artistique et littéraire par ce que Freud nomme sublimation. A ce sujet, Freud dit que « le rêve est la voie royale qui mène vers l'inconscient ». Pour lui, le rêve est la manifestation ou l'expression des désirs refoulés. Cela veut dire qu'il faut partir de l'analyse du rêve si on veut découvrir l'inconscient. Mais le rêve n'est pas le seul moyen pour accéder à l'inconscient, il y a aussi les actes manqués, la psychanalyse (la technique du divan qui se substitue à l'hypnose) ou la névrose.

Au total, le noyau de toutes les tendances humaines est la libido. Et Freud nous dira que cette libido renferme la pulsion de vie appelée Eros et la tendance de mort appelée Thanatos. **Eros** nous incline vers tout ce qui est satisfaction des désirs sexuels et les variantes de ces désirs que sont l'affectivité, l'amour pour les parents, les amis, les frères etc. **Thanatos**, c'est tout ce qui nous incline vers l'agressivité, les sentiments négatifs de destruction envers soi-même et les autres. Dans ce contexte, le complexe d'Edipe se présente depuis l'enfance à travers ces deux pulsions : Eros et Thanatos. Chez l'enfant, nous dit Freud, Eros se fixe sur le parent de sexe opposé et Thanatos sur le parent du même sexe. Ainsi, chez la fillette, on parle volontiers de complexe d'Electre.

Par ailleurs, Freud donne à la notion de sexualité un sens qui déborde la signification courante du terme. Il reconnaît l'existence d'une sexualité infantile qui s'exprime à travers trois stades. Le stade oral qui met l'accent sur la bouche, le stade anal qui est centré sur l'anus et le stade génital tourné vers les parties génitales. Selon Freud, le bon ou le mauvais déroulement de la sexualité infantile a toujours des répercussions sur celle de l'adulte.

Ce que la théorie de Freud apporte comme nouveauté, c'est que les troubles de la personnalité, qui sont liés à l'origine des névroses et des psychoses, trouvent leur explication et, dans certains cas, leur solution lorsque par la technique de l'analyse, on parvient à remonter à l'enfance des patients et à découvrir les aspects troublants ou traumatisants de leur histoire.

Cependant, la théorie psychanalytique de Freud n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. Peut-elle prétendre être une science au même titre que les autres sciences expérimentales ou de la nature, les sciences humaines ou les sciences logico-formelles ?

D'autre part, admettre l'existence d'un inconscient psychique, n'est-ce pas ôter à l'homme la responsabilité qui est liée à sa liberté d'être conscient ? Accepter l'existence d'un inconscient, dit Sartre, c'est fournir à l'homme un alibi pour fuir devant ses responsabilités. Est-il donc concevable

de définir l'homme, non pas comme un être de raison, mais plutôt comme un être de désirs ?

2- Portée et limites de la théorie de l'inconscient

En découvrant l'existence de l'inconscient psychique, Freud a apporté une révolution à la conception de l'être humain. L'interprétation des rêves mais également la technique du divan vont permettre à Freud de faire du patient un acteur de sa propre guérison. Pour lui, si le névrosé est celui qui renonce momentanément et en permanence à la satisfaction de ses désirs, on peut admettre alors que tout individu socialisé est un névrosé. Il en conclura que la civilisation n'est possible qu'au prix d'un renoncement de ses désirs. Lorsque Freud applique les théories de la psychanalyse aux autres phénomènes sociaux telles que la religion, la création artistique et littéraire, il fait une œuvre révolutionnaire mais dont la portée peut être relativisée. En tout état de cause, son influence sur la littérature, notamment sur le courant surréaliste est incontestable.

L'interprétation que Freud fait de la religion n'est pas éloignée de celle des matérialistes (Marx, Engels). Il estime que la religion est le produit de l'image fantasmée du père tout puissant qui est à la fois craint et désiré à cause de la sécurité.

Il faudra noter qu'à partir de Freud et autour de lui, plusieurs théoriciens de la psychanalyse émergent, ils critiquent et complètent à la fois l'œuvre du maître. Ils ont pour noms **Karl Gustav Jung** et **Alfred Adler** qui ajoutent à la théorie freudienne l'idée d'un inconscient collectif, mais la réaction de Freud face aux critiques de ses disciples sera l'excommunication.

La théorie psychanalytique qui se veut scientifique est-elle inattaquable, non critiquable ? Le critère de scientificité d'une théorie, dira Karl Popper, c'est sa falsifiabilité. Cela revient à dire que pour être vraie, il ne suffit pas pour une théorie d'avoir un caractère expérimental, mais il faut surtout que les faits sur lesquels la théorie se base puissent être soumis à la vérification et soient confirmés ou infirmés. Certes, la pratique clinique freudienne a donné des résultats appréciables, mais une théorie scientifique ne peut pas tout justifier, tout expliquer ou encore avoir toujours raison. Si donc la théorie de Freud ne se prête pas à des améliorations ou à un dépassement, elle ne saurait prétendre à la scientificité. Toute vérité scientifique, disait **Gaston Bachelard**, est en suris et il a ajouté que la science avance par rectifications successives de ses erreurs.

Conclusion

Au plan philosophique, l'inconscient introduit l'idée d'une détermination, d'un déterminisme face à la liberté. L'homme serait-il libre ou plutôt entièrement déterminé par son inconscient au sens où il dirait que c'est l'inconscient qui agit en lui ? Pour cette raison, Sartre récuse l'idée d'un inconscient psychique. L'homme est liberté et sa nature entière, c'est d'être libre ; et c'est en ce sens qu'il est entièrement responsable, dit Sartre. Se réfugier derrière l'inconscient pour justifier un comportement, c'est de la mauvaise foi, conclut Sartre pour qui l'inconscient est une pure illusion, une pure fiction.

Notes

Les trois étapes de la mauvaise conscience : le regret, le remords et le repentir. Le regret est une attitude purement psychologique, le remords est une attitude morale et le repentir est une attitude de remettre en cause un acte jugé mal et de décider ne plus le refaire. Ces trois attitudes manifestent le pouvoir que l'homme a de remettre en question son passé, son être. Le préfixe « re », commun aux trois mots, indique l'idée d'un retour sur soi et révèle cette vocation réflexive de la conscience humaine. L'homme, a dit Heidegger, est « l'être des lointains ». Il ne coïncide jamais

avec son présent, se portant vers le passé par le souvenir, vers l'avenir par le projet. Ainsi, l'homme qui se penche sur son passé se prend à rêver que ce passé eût pu être autre, qu'il aurait pu ne pas exister. La conscience est capable de rêver de ce qui pourrait être au-delà de ce qui est. L'homme n'est jamais satisfait de ce qui est et de ce qu'il est. N'est-ce pas la condition humaine elle-même qui se révèle pleinement dans ces sentiments d'inadéquation de l'homme à lui-même.

Révolution de la psychanalyse

Sur le plan médical, Freud apporte une révolution dans le traitement des malades qui souffraient de troubles comme la névrose ou l'hystérie. Alors que jusqu'ici, la médecine apportait des solutions organiques, mais on s'est rendu compte certains malades résistaient aux traitements organiques. La théorie de Freud fait une incursion dans l'art, la littérature et la religion. Côté littéraire, la psychanalyse a influencé le surréalisme qui est une doctrine qui s'appuie sur le déploiement de l'inconscient. Côté art, la psychanalyse pense que les œuvres d'art sont le fruit d'une sublimation. Freud a, à cet effet, interprété les tableaux de Michel-Ange et de Joconde. Côté religion, Freud pense que la religion est une invention de l'homme ; son interprétation psychanalytique de la religion rejoint celle des matérialistes comme Karl Marx et Engels ainsi que Nietzsche.

Les trois blessures à l'orgueil de l'humanité

1- La première blessure est **l'héliocentrisme** : Galilée soutenait que le centre de l'univers, c'est le soleil et il avait contrarié les écritures saintes qui soutenaient que le centre de l'univers c'est la terre. Ne pas penser que l'homme est le centre de l'univers était une blessure fortement subie par l'humanité. Mais Copernic prouva que le soleil est bien le centre de l'univers

2- La deuxième blessure est **l'évolutionnisme** : Darwin avait choqué la conscience de l'humanité en soutenant que l'homme vient du singe.

3- La troisième blessure est **l'inconscient** : Freud considère que l'homme n'est pas un être de raison mais de désir et qu'il agit à son insu.

LA LIBERTE

Introduction

La liberté est généralement définie comme l'état dans lequel un sujet peut agir sans contrainte ni obstacle. Lequel état lui permet de déterminer, en toute autonomie, la fin de ses actions ainsi que les moyens de parvenir. Pour le sens commun, être libre, c'est accomplir ses désirs sans obstacle. Mais le sentiment immédiat de liberté n'est peut-être qu'une illusion. L'homme qui se croit libre, l'est-il réellement ? En d'autres termes, qu'est-ce que la liberté ? Au sens philosophique, la liberté est inséparable du déterminisme et du fatalisme, si bien que perçue comme une absence de contraintes, la liberté se révèle illusoire. Elle ne peut donc être prise comme une réalité que si elle est mise en rapport avec le fatalisme et le déterminisme qui sont autant de contraintes et d'obstacles.

I- Le déterminisme

1- Le déterminisme naturel

Le déterminisme est une doctrine philosophique selon laquelle les événements de l'univers, en particulier les actions humaines, sont liés par des lois nécessaires, tandis que le fatalisme postule que tous les événements sont fixés à l'avance par le destin. **Emmanuel Kant** le nomme «déterminisme théologique». Le déterminisme naturel permet à l'homme de savoir qu'il vit dans une nature qui obéit à une nécessité et à des lois qui ne dépendent pas de sa volonté et qui fonctionnent comme un obstacle à sa liberté. Chez les **stoïciens**, l'homme est libre lorsqu'il agit en fonction de sa nature, c'est à dire lorsqu'il accepte l'ordre du cosmos ou les lois de la nature. Pour eux, être libre, c'est prendre conscience d'une soumission à la nécessité. Il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui ne dépendent pas de nous, tels que la vie, la mort, la maladie, le temps, la vieillesse, nos parents, notre terre de naissance etc. Toutes ces choses sont des phénomènes naturels qui échappent à notre volonté. Être libre serait donc, pour les stoïciens, le fait d'accepter la nécessité universelle.

2- Le déterminisme psychologique

La liberté de l'homme se pose par rapport à la nature, mais aussi par rapport à lui-même. Les actes de l'homme dépendent à la fois des forces extérieures et intérieures tels que les désirs, les passions, les instincts, les pulsions etc. qui, très souvent, nous échappent. Nous nous croyons conscients de nos actes alors que notre volonté peut être déterminée sans que nous en ayons conscience. **Baruch de Spinoza** tient le libre-arbitre pour une illusion et estime que l'homme peut croire être libre parce qu'il ignore les causes qui le font agir. Il écrit à ce sujet : «Les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorent ce qui détermine ces désirs», Ethique (1674). Pour Spinoza, seul Dieu est véritablement libre parce que «il agit par les seules lois de la nature et sans subir aucune contrainte». **Diderot**, considérant la liberté comme une illusion, écrit : «Il ne peut y avoir d'être libres, car nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à la chaîne des événements», Lettre à Landois, 1756.

A la suite de Spinoza, le fondateur de la psychanalyse, **Sigmund Freud**, a montré que nous pouvons être déterminés par des causes inconscientes. Cette découverte de l'inconscient mit en déroute la définition de la liberté comme libre-arbitre. Du moment que l'inconscient peut me faire agir, je peux alors être déterminé à mon insu. Par conséquent, je ne peux prétendre être libre.

3- Le déterminisme sociologique ou social

Au sujet de cette forme de déterminisme, **Emile Durkheim** écrit qu'il existe une conscience collective qui consiste «en des manières d'agir, de penser extérieures à l'individu et qui sont douées d'un pouvoir coercitif en vertu duquel elles s'imposent à lui», Les règles de la méthode sociologique. Selon le sociologue français, il y a des lois et des règles que l'homme trouve préétablies et qui s'imposent à lui.

Ces différentes formes de déterminisme constituent des contraintes qui jalonnent le quotidien de l'homme et suscite chez lui le fantasme de liberté absolue qui serait, en fait, une utopie. On ne peut donc envisager la liberté que sous l'angle de la contrainte. En d'autres termes, il n'y a de liberté que de contraintes dont on s'affranchit.

II- Le libre-arbitre et la responsabilité

Vue sous l'angle du libre-arbitre, la liberté serait la qualité de celui qui, en faisant le bien ou le mal, le fait en toute connaissance de cause sans aucune contrainte. Le postulat du libre-arbitre est donc nécessaire pour fonder la morale et la religion.

Celles-ci jugent et conditionnent l'homme en fonction de sa responsabilité. Mais si nos choix et nos actes sont déterminés d'avance par des causes indépendantes de notre volonté, nul ne pourrait alors être tenu pour responsable de ses actes. C'est sans doute pour éviter de tomber dans cette conclusion que **Kant** a postulé le libre-arbitre comme condition de possibilité de la morale. C'est pourquoi les interdits supposent, pour avoir un sens, que l'homme soit libre d'obéir ou de désobéir, d'où la question du choix. D'ailleurs, **René Descartes** définit le libre-arbitre comme le pouvoir d'agir sans contrainte. Il estime que l'homme est maître de ses actions et que le libre-arbitre le rend responsable de ses actes.

III- La conception de la liberté chez Sartre (1905-1980)

Jean Paul Sartre est un philosophe athée du 20^{ème} siècle, mais aussi le chef de file de la doctrine existentialiste. Tout comme **Descartes**, **Sartre** admet le principe du libre-arbitre. Il récuse l'idée que tout homme est une marionnette du déterminisme et s'oppose ainsi à la conception stoïcienne de la liberté et aux «philosophes du soupçon» que sont **Freud**, **Nietzsche** et **Marx**. Ces derniers pensent que l'homme n'est pas responsable de ses actes et qu'il y a quelque chose en lui qui le fait agir à son insu. **Marx**

considère que l'homme est déterminé par ses conditions d'existence, **Freud** invoque l'inconscient et **Nietzsche** la volonté de puissance. Dans Humain, trop humain (1878), Nietzsche dit que «l'homme agissant lui-même est dans l'illusion du libre-arbitre». Pour lui, il faut être omniscient pour pouvoir «calculer mathématiquement» toutes les actions humaines ; et il ajoute que si notre pouvoir était illimité, il nous révélerait que la liberté est une illusion. Mais Sartre a pris le contre-pied de cette conception de la liberté en disant dans Être et le néant : « L'homme est condamné à être libre. Condamné parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait ». Sartre considère la liberté comme la possibilité de faire des choix, et l'individu ne dispose que de choix.

IV- Lois et liberté

Dans son Contrat social, **Jean Jacques Rousseau** estime que la liberté est inséparable des lois. Il affirme : « Il n'y a point de liberté sans lois ». De prime abord, il est paradoxal d'affirmer cela parce que la loi est souvent ressentie par les individus comme une contrainte. Elle interdit à l'homme de faire tout ce qui lui plaît, mais c'est en ce sens qu'elle protège l'homme. L'absence de lois dans une société peut aboutir à l'écrasement du plus

faible par le plus fort. C'est pourquoi il faut distinguer avec Rousseau la **liberté naturelle** de la **liberté civile**. La liberté naturelle est présente à l'état de nature où chacun fait ce qu'il veut, alors que la liberté civile est assurée par le contrat social, et c'est la loi qui garantit et préserve la liberté. Selon Rousseau, en obéissant à la loi, le citoyen obéit qu'à lui-même, car ce sont les citoyens qui font les lois. « La liberté, c'est l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite », dit-il.

V- Liberté et droits de l'Homme

Dans la vie en société, la coexistence des libertés peut se révéler difficile ; quand chacun fait ce qui lui plaît, on fait souvent ce qui déplaît aux autres. Il faut alors poser des limites ; c'est pourquoi la **Déclaration universelle des droits de l'Homme** définit la liberté comme le pouvoir de faire « tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Ainsi, chaque droit pour moi est un devoir pour l'autre et vice-versa. Pour instaurer des libertés, il faut d'abord le cadre dans lequel elles peuvent s'exercer, c'est à dire la société. C'est ainsi qu'on est passé d'une notion abstraite de liberté, pensée dans son unicité, à une conception concrète des libertés, envisagée dans leur pluralité. Telle fut la transition de la liberté aux droits, qui ouvrit la voie à la liberté d'expression, liberté de pensée, liberté économique etc. En résumé, quand la liberté est au pluriel, elle renvoie

aux droits ; mais quand elle est au singulier, elle renvoie à l'exercice de la volonté humaine.

Conclusion

Au terme de cette analyse, on peut distinguer deux types de liberté, comme l'affirme **Montesquieu** dans De l'esprit des lois (1748), à savoir la « **liberté philosophique** » qui se rapporte à l'exercice de la volonté de l'homme et la « **liberté politique** » qui renvoie aux droits du citoyen dans la société. Cette forme de liberté correspond à la liberté d'action dont dispose l'individu dans la cité. Elle concerne le rapport du sujet aux autres et non pas à lui-même. C'est une liberté d'exécution et non de décision.

Au sens philosophique, il faut rappeler que la loi assujettit l'homme en le rendant libre. La liberté ne pourrait donc être définie comme une absence de contraintes, ni pouvoir agir indépendamment de tout motif. L'absence de contraintes ou de lois pourrait être la liberté, mais ce serait sans doute celle de la jungle. Mais pour **Rousseau**, la liberté ne peut se envisager que dans la société au moyen du pacte social. En somme, être libre, c'est se soumettre aux lois de la nature pour les uns ; et pour les autres, c'est faire valoir son libre-arbitre.

ETAT

Introduction

L'Etat peut être défini comme un mode d'organisation sociale, doté d'un ensemble d'institutions et d'une autorité souveraine s'exerçant sur l'ensemble d'un peuple dans un territoire déterminé. Il est composé de trois éléments : un territoire, une population et un gouvernement. Historiquement, l'Etat est apparu à la fin du moyen-âge (17^{ème} siècle) à la faveur de la centralisation du pouvoir entre les mains d'un souverain qui était supposé avoir le droit de vie et de mort sur les sujets. Mais au fil des âges, le pouvoir politique s'est détaché progressivement de son origine divine, donnant naissance à des Etats sécularisés. Et peu à peu, la souveraineté a été pensée comme appartenant au peuple. Le rôle de l'Etat est diversement apprécié ; d'aucuns pensent qu'il est garant des libertés individuelles et d'autres estiment qu'il menace les libertés. En tout état de cause, l'Etat est nécessaire. Pour y voir plus clair, nous allons étudier la genèse, les

fondements, les formes, les fonctions et les différentes conceptions de l'Etat.

I- La genèse de l'Etat

L'Etat n'a pas surgi de nulle part. Il a une longue histoire, et il faut remonter loin dans le temps pour avoir un aperçu sur ses conditions d'émergence. A ce sujet, les auteurs du contrat social ont été assez explicites : ils sont partis d'un postulat selon lequel il existait un état de nature avant la société civile. Pour eux, on est passé d'un état de nature à un état civil par le biais d'un contrat social, lequel contrat a permis la mise en place d'un appareil chargé de garantir la liberté des hommes. Cet appareil se nomme l'Etat. Cet Etat est situé au-dessus du corps social et sa vocation est de trancher les conflits sociaux. Mais il faut préciser qu'une mission pareille ne peut être remplie par l'Etat qu'en recourant à la force. C'est pourquoi **Max Weber** définit l'Etat comme «une communauté humaine qui, dans les limites d'un territoire déterminé, revendique avec succès, pour son propre compte, le monopole de la violence physique légitime», Le savant et le politique, 1919. Autrement dit, l'Etat est, de nos jours, l'unique source du droit à la violence. Max Weber fait référence ici à un pouvoir de contrainte qui suppose l'usage de la force. Ce pouvoir ne peut donc se maintenir que si ceux qui le subissent en

reconnaissent la légitimité. Cette contrainte fera dire à certains que l'Etat est liberticide alors que d'autres y voient un moyen de garantir les libertés. D'autre part, parler de genèse de l'Etat revient à parler de l'origine de l'Etat : le tient-on de Dieu, du peuple ou par la force ? **Machiavel** (1469-1527) pense qu'on tient le pouvoir par la force. Il dit que le Prince doit être fort comme un lion et rusé comme un renard pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir. En politique, Machiavel fait abstraction des considérations morales et religieuses. Contrairement à sa thèse, **Saint Paul** soutient que toute autorité vient de Dieu et que «celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu». **Jean Jacques Rousseau**, même s'il fait partie des théoriciens du contrat social, soutient lui aussi que toute puissance vient de Dieu, mais il précise que seule la puissance dont les hommes sont convenus est légitime. **Thomas Hobbes** et **John Locke**, à la place du droit divin, posent le principe du pacte social comme acte de légitimation de l'Etat.

II- Les formes de l'Etat

Il existe plusieurs formes d'Etat qui correspondent à des formes différentes de régimes politiques. La **démocratie** est considérée aujourd'hui comme le meilleur régime, car on suppose que le pouvoir est détenu par le peuple. D'ailleurs, on a l'habitude de

dire que c'est le pouvoir du peuple, par le peuple et pour le peuple. Mais il existe deux types de démocratie : la démocratie directe qui veut que le peuple exerce directement sa souveraineté et la démocratie représentative où le peuple élit ses représentants. **Loligarchie** est un régime politique dans lequel la souveraineté appartient à un petit groupe de personnes ou à une classe restreinte et privilégiée. La **monarchie** est un régime dans lequel l'autorité réside entre les mains d'un seul homme et est exercée par lui ou par ses délégués. La **théocratie** est un mode de gouvernement dans lequel l'autorité, censée émaner directement de la divinité, est exercée par une caste religieuse ou un souverain considéré comme le représentant de Dieu sur la terre ; parfois il est même considéré comme un dieu incarné. Le **totalitarisme ou fascisme** est un régime qui n'admet qu'un parti unique, donc aucune opposition. Exemple l'Allemagne nazie, l'ex-Urss et l'Italie sous Mussolini.

III- Fonctions et finalités de l'Etat

L'Etat a plusieurs fonctions et finalités. Sur le plan intérieur, l'Etat a pour fonction d'assurer la sécurité des biens et des personnes en garantissant les libertés individuelles. Pour cela, il dispose de moyens coercitifs, contraignants que **Louis Althusser** appelle appareils répressifs d'Etat

comme la police, la gendarmerie et l'armée. En même temps, il dispose d'appareils idéologiques d'Etat comme l'école, la mosquée, l'église, la synagogue et tout autre lieu de culte ou d'endoctrinement. Sur le plan extérieur ou international, l'Etat assure l'intégrité territoriale au moyen de l'armée. Etant donné que l'Etat a la possibilité de sévir par le biais de ses institutions compétentes, il est légitime de dire qu'il est une source de contrainte sur les individus. Néanmoins, il leur accorde des droits et veille sur leurs libertés et sécurité, d'où la question des rapports entre l'Etat et la liberté.

IV- Etat et liberté

Il existe, entre les doctrines politiques et philosophiques, de profondes divergences sur la conception de l'Etat. On distingue deux grands courants sur cette question : les uns souhaitent le renforcement de l'Etat parce qu'il garantit les libertés et les autres prônent sa disparition, pensant que l'Etat menace les libertés.

1- L'Etat, garant des libertés

Spinoza et **Hegel** ainsi que les théoriciens du droit naturel comme **Rousseau**, **Hobbes** et **John Locke**,

ont une vision positive de l'Etat : ils concilient la liberté avec l'Etat. **Rousseau**, dans son Contrat social, soutient que l'Etat ne menace guère les libertés. Il dit que c'est le pacte social qui garantit la liberté de chacun. Pour le théoricien de l'absolutisme, **Hobbes**, l'état de nature est un état de «guerre de tous contre tous» où règne le droit du plus fort. Pour mettre fin à cette barbarie, dit-il, les hommes ont institué l'Etat pour se sécuriser. Selon Hobbes, le pouvoir de l'Etat doit être absolu ; faute de quoi les hommes tomberaient de nouveau dans la violence. Le libéral **John Locke** soutient que même si l'Etat est un instrument qui assure la sécurité des biens et des personnes, le pouvoir de l'Etat doit être quand même limité, il ne doit pas empiéter sur la propriété privée des hommes. Pour lui, chacun est responsable devant Dieu en raison de sa conscience. Selon **Spinoza**, l'Etat est la condition de réalisation de la liberté. **Hegel**, quant à lui, sanctifie l'Etat, il a tendance à le diviniser. Mais si tous ces auteurs ont une vision positive de l'Etat, d'autres ont, au contraire, adressé à l'Etat de vives critiques.

2- L'Etat, une menace pour la liberté

L'Etat a été institué, en principe, pour jouer le rôle d'arbitre. Mais en réalité, l'Etat n'est jamais neutre.

Il est toujours au service de la classe dominante. Par exemple, dans les sociétés capitalistes, l'Etat est au service de la bourgeoisie ; les bourgeois en ont fait un instrument pour préserver leurs intérêts et pour exploiter la classe ouvrière. C'est pour cette raison que **Marx** et **Engels** ont prôné la disparition de l'Etat dans la société communiste qui est une société sans classes. Marx ne fait pas de la destruction de l'Etat une fin en soi, mais il veut éradiquer l'ère de la domination d'une classe par une autre. Pour lui, une fois que la bourgeoisie sera vaincue, il sera ensuite enclenché le processus du dépérissement de l'Etat. A ses yeux, l'Etat et l'esclavage sont inséparables. Dans Idéologie allemande, il avertit que l'Etat est un instrument d'oppression, de desservissement et d'exploitation de l'homme par l'homme. C'est pourquoi il souhaite la disparition de l'Etat.

Le point de vue de Marx est partagé par les anarchistes **Proudhon** et **Bakounine**. Tous les deux ont fait le procès de l'Etat et considèrent que l'Etat, c'est l'ennemi. Dans les Confessions d'un révolutionnaire, Proudhon dit que «le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est de la servitude». Même le gouvernement démocratique, réputé être la meilleure forme des régimes politiques, n'est pas épargné. **Friedrich Nietzsche** s'est également prononcé sur la question en critiquant sévèrement l'Etat. Dans son ouvrage Ainsi parlait Zarathoustra, il compare l'Etat à un

monstre froid et à un menteur qui prétend représenter le peuple. Il dit à ce propos : «Etat, quest-ce cela donc ? J e vais vous parler de la mort des peuples. L'Etat, cest le plus froid des monstres froids. Il ment froidement et son mensonge consiste à dire moi l'Etat, je suis le peuple. Cest un mensonge ! ».

Au regard de toutes ces considérations, il est aisé de constater que l'Etat fait l'objet de diverses interprétations opposant ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. Mais une position intermédiaire semble s'installer avec **Paul Valery** qui dit que «quand l'Etat est fort il nous écrase, quand il est faible nous périssons». Cette position installe certes le dilemme, mais elle invite à un fonctionnement équilibré de l'Etat, de telle sorte que les libertés soient garanties sans quelles nuisent au pouvoir de l'Etat.

Conclusion

L'Etat marque le passage de l'état de nature caractérisé par une guerre permanente à l'état civil dans lequel chacun est libre. Même si l'Etat est considéré comme un appareil de violence et d'oppression qu'il convient de supprimer selon les anti-étatistes, il n'en demeure pas moins qu'il garantit les libertés. Il fournit à la population un cadre juridique qui lui permet de vivre et d'agir dans l'ordre et la sécurité. Rappelons qu'il existe

plusieurs types d'Etat, mais le plus souhaitable est l'Etat démocratique dans lequel les pouvoirs sont séparés. Il s'agit du **pouvoir législatif** (dévolu au Parlement et qui vote les lois), du **pouvoir exécutif** (qui applique la loi et qui est dévolu au gouvernement) et du **pouvoir judiciaire** (qui tranche les litiges et qui échoit aux tribunaux). Ces trois pouvoirs sont séparés en démocratie et confondus en dictature. Et c'est **Montesquieu** qui a prôné la séparation de ces pouvoirs dans son ouvrage, De l'esprit des lois.

Notes

« Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment sérieusement philosophes (...), il n'y aura de cesse aux maux des cités ni à ceux du genre humain » Platon, République, livre V)

MORALE ET POLITIQUE

Introduction

Il existe un conflit entre la morale et la politique. C'est que la politique a mauvaise réputation. Elle serait le lieu de compétition, de rivalité, de la lutte pour le pouvoir. Dans cette lutte, on a l'impression que tous les coups sont permis ; alors que la morale évoque l'idée de bien et de vérité. Mais morale et politique s'opposent-elles radicalement ? Sont-elles exclusives l'une de l'autre ? La politique ne vise-t-elle pas aussi le bonheur des citoyens ? N'existe-t-il pas une convergence entre morale et politique ? La question des rapports entre la morale et la politique a été différemment examinée par les philosophes de l'antiquité et ceux de l'époque moderne. Pour les premiers comme Platon et Aristote, la morale et la politique doivent être articulées, car elles viseraient le même but. Pour les philosophes modernes, les rapports entre les deux notions doivent être analysés en termes de désarticulation, de disjonction. Dans cette étude, nous allons d'abord étudier séparément la morale, ensuite on étudiera ses rapports avec la politique.

La morale admet deux définitions. Premièrement, la tradition la plus ancienne consiste à dire que la morale renvoie à un art de vivre, elle est une doctrine qui indique les fins que l'on se propose d'atteindre et les moyens de parvenir. De ce point de vue, la sagesse stoïcienne et épicurienne peuvent être comprises comme des philosophies morales, car elles mettent l'accent sur un art de vivre. La morale ainsi entendue est une recherche du bonheur, une manière de vivre en harmonie avec soi-même. Deuxièmement, d'une façon générale, la morale est l'ensemble des règles instituées par la société et obligeant les individus à faire le bien et à éviter le mal. Mais qu'est-ce que le bien ? S'il est une valeur universelle, il reste que le contenu qu'on lui donne est relatif. Ce qu'on appelle bien dans une société est considéré comme mal dans une autre société. Ce qu'on appelle bien aujourd'hui, devient mal demain. C'est cette relativité morale qui se traduit à travers cette expression de **Pascal** : «Vérité au-delà des Pyrénées, erreur en-deçà». Selon Pascal, la morale qui fonctionne sur la base de règles variables et valables que pour un temps et un lieu, ne mérite pas d'être considérée, car elle sera dépassée tôt ou tard. Cette morale qui nous est inculquée par la société est une fausse morale. En revanche, il y a une morale véritable, innée et constante et qui vient du fond de l'âme. Cette morale est une sorte de

voix qui pousse à faire le bien sans tenir compte des règles de la société. Ainsi, dit Pascal « la vraie morale se moque de la morale ». Cette formule est un peu énigmatique, mais Pascal a pris le soin d'en expliciter le sens. La vraie morale, c'est celle du « jugement » ; autrement dit, du « sentiment » qui « est sans règle » qui relève de « l'esprit de finesse » et qui se moque d'une morale « géométrique », c'est à dire d'une morale réduite à un catalogue de règles. Pascal déclare dans le même sens que « la vraie éloquence se moque de l'éloquence ». En d'autres termes, l'éloquence qui jaillit d'une conviction passionnée se moque des règles de la rhétorique.

Nietzsche, surnommé le philosophe du marteau, s'est montré très sévère envers la morale. Pour lui, ce sont les religieux et les faibles qui ont inventé la morale pour supporter les malheurs de ce monde et se promettre illusoirement un paradis. Nietzsche développe l'idée selon laquelle aux temps nouveaux, une nouvelle morale. Chez lui, on trouve une critique de la morale kantienne, qui est une morale de l'intention où seul compte « la bonne volonté ». Il annonce le temps de la transmutation de toutes les valeurs et propose de nouvelles valeurs basées sur la volonté de puissance.

La morale de **Kant** repose, par contre, sur le désintéressement. Pour lui, il faut faire le bien sans rien attendre en retour. C'est une morale du désintéressement. Cette morale postule l'impératif catégorique qui est une loi de la raison qui impose de faire le bien. À l'opposé, il y a l'impératif hypothétique qui commande de faire le bien avec intérêt.

1- La conscience morale

Si la conscience psychologique est une sorte de miroir, un témoin de nos actes et de nos pensées, la conscience morale en est le juge. Elle est une sorte de voix intérieure qui m'impose mon devoir, me donne un sentiment de satisfaction si j'agis bien et le remords si j'agis mal. La conscience psychologique et la conscience morale sont liées : la conscience psychologique m'informe sur mon acte tandis que la conscience morale juge cet acte. Mais d'où vient cette voix intérieure ? Est-elle réellement innée ou acquise ? Relève-t-elle du patrimoine personnel de l'individu ou de la société ?

Pour **Pascal** et **Rousseau**, la conscience morale est un principe inné de justice et de moralité qui pousse l'individu de façon naturelle, voire pulsionnelle ou instinctive à faire le bien. Pour eux, l'homme est moral de naissance. C'est pourquoi Rousseau disait que l'homme est naturellement bon, mais c'est la société qui le corrompt. Pascal considère que cette voix est un appel de l'âme ; alors que pour Rousseau, cette voix est un appel de la conscience. Il dit à cet effet :

« Conscience, conscience, conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ». Rousseau, Émile ou De l'éducation, 1762, livre IV, GF-Flammarion, 1966, p. 378.

Pour **Kant**, la morale vient de la raison. En somme, ils sont tous davis que ce n'est pas la société qui nous inculque la conscience morale puisque celle-ci est une propriété naturelle à l'homme. La société impose à l'individu des valeurs morales et celles-ci viennent se superposer au principe inné de moralité qu'on appelle conscience morale.

Mais si on sait que l'homme ne naît pas homme, qu'il devient humain grâce à l'éducation, on peut douter que la conscience morale relève exclusivement de l'individu, quelle soit innée. Pour **Emile Durkheim**, la conscience morale n'est pas innée et ne relève pas de l'individu. Elle ne vient pas non plus de Dieu ou d'un être surnaturel. Voilà pourquoi Kant qui a parlé d'une morale provenant de la raison pratique a été ironisé par **Péguy** qui a dit : « Kant a les mains purs, mais il n'a pas de mains ». C'est pour dire que la morale de Kant est humainement impossible, car elle postule que l'individu doit faire le bien d'une manière désintéressée.

II- Articulation entre morale et politique

Pour **Aristote**, l'homme est un zoon politicon, c'est à dire un animal politique, social, fait pour vivre en société. La formule signifie que l'homme est un être naturellement sociable ou social. Il ne peut vivre en dehors de la société qui constitue le lieu naturel de son existence. Mais la société n'est pas une simple addition d'individus. Elle est un ensemble organisé, structuré. Pour qu'elle fonctionne et pour éviter le désordre, il faut mettre en place des lois, des règles, des normes qui doivent être respectées par tous. Ces règles et lois sont politiques ou morales.

La politique revêt deux sens : elle peut désigner le mode d'organisation de la société et l'ensemble des méthodes, des procédés qui concourent à cette organisation ; c'est en ce sens qu'on parle de politique éducative, agricole etc. Mais dans le langage courant, la politique est considérée comme le lieu où se déroule la compétition pour accéder au pouvoir et pour le conserver. C'est cette deuxième définition de la politique qui est perçue comme négative et qu'on oppose à la morale. La notion de morale a une connotation positive, car elle est censée réguler. Elle est un ensemble de règles, de valeurs, de normes etc. qui guident nos actes vers le bien. C'est grâce à elle que l'on distingue le bien du mal. Du point

de vue de leur définition, on voit que la morale et la politique cherchent à instaurer l'ordre.

Chez **Platon** et **Aristote**, c'est la justice qui constitue l'élément de jonction entre la morale et la politique. La justice, c'est l'équité, l'équilibre dans les relations entre les citoyens. La morale et la politique partagent également des valeurs communes. Par exemple, le vol est moralement condamnable et politiquement puni. C'est aussi le cas pour le meurtre. En outre, la loi morale et la loi politique impliquent des sanctions ; mais si la sanction dans la morale est intérieure, personnelle, la sanction politique est exercée de l'extérieur. Par exemple, lorsqu'on commet un acte immoral, on peut avoir des regrets ou des remords, alors que si on viole la loi politique, on est puni de prison ou d'un autre mode de prison.

III- Disjonction entre morale et politique

C'est dans la philosophie moderne que les rapports de la morale et de la politique sont analysés sous l'angle de la rupture, de la séparation.

Machiavel, dans son ouvrage Le Prince, donne des recommandations au Prince, de manière générale à l'homme d'Etat. Il montre ce qu'il faut faire pour conquérir le pouvoir et le conserver. Pour Machiavel, il existe deux manières pour accéder au pouvoir : la loi et la force. La loi étant fragile parce qu'on peut la violer ou la contourner, il propose que l'homme d'Etat ait recours à la force pour venir au secours de la loi. La théorie de Machiavel est, en général, résumée dans cette formule : « la fin justifie les moyens ». La fin, c'est le but que l'on poursuit, le résultat qu'on cherche à réaliser ; les moyens sont constitués par l'ensemble des procédés, des outils qui permettent de réaliser ce qu'on cherche.

Si, en politique, le pouvoir constitue la fin, alors tous les moyens comme la violence, la morale, la usurpation, l'hypocrisie etc. sont bons. Pour Machiavel, la morale et la politique peuvent être dissociées. La morale n'est pour lui qu'un moyen parmi tant d'autres.

En plus de la différence entre la loi morale dont la sanction est intérieure et la loi politique dont la sanction est extérieure, il existe une autre différence. La loi politique est caractérisée par sa généralité, elle est commune à tous et s'applique à tous les citoyens. Sa violation entraîne des sanctions déjà prévues. Par contre, si la loi morale est prescrite par le groupe, elle est avant tout la loi de la conscience. C'est pourquoi il arrive très souvent que morale et politique s'opposent ; car la politique peut autoriser ce que la morale réprime. On peut donner l'exemple de la peine de mort, de l'avortement, de la prostitution, de l'homosexualité qui sont permises par la loi dans certaines circonstances, mais la morale les réprime toutes. Il peut arriver aussi que la politique interdise ce que la morale recommande ; on peut

donner l'exemple d'Antigone : la loi politique lui interdit d'enterrer son frère alors que la loi morale lui dicte de l'enterrer. C'est que la loi politique veut être au-dessus de la morale. Et c'est pour cette raison qu'on dit « nul n'est au-dessus de la loi ». Cela veut dire que la loi ne veut que rien se trouve au-dessus d'elle, elle veut toujours être au sommet, ce qui cause parfois les conflits avec la morale.

Conclusion

La politique veut être au-dessus de tout parce qu'elle a pour but d'instaurer et de préserver l'ordre sans lequel la morale n'aurait plus de valeur. Il peut même arriver que l'État viole ses propres lois; on parle alors de raison d'État. La raison d'État est invoquée ici comme prétexte pour rétablir un ordre menacé.

NATURE et CULTURE

INTRODUCTION

Procéder à l'élucidation de ce thème, revient à préciser la différence ou le rapport entre la nature et la culture. Cela suppose le fait admis que l'homme est **bio-culturel** c'est-à-dire qu'il s'est doublement déterminé. L'homme est à la fois un être biologique et un être culturel. Mais si la nature est constitutive de l'homme, la culture par contre s'acquière par le biais de l'éducation. Cependant la diversité culturelle fruit de la pluralité des groupes sociaux pose souvent le problème de **l'égocentrisme** ou de **l'héliocentrisme**.

I-DEFINITION DES NOTIONS

a-LA NOTION DE NATURE

La nature, c'est en effet, en un sens premier *la PHUSIS* c'est-à-dire ***tout ce qui nous environnent***. Prise dans ce sens, la nature désigne le milieu qui nous est donné. A

coté de la nature en générale c'est-à-dire l'ensemble de tout ce qui existe, il y a la nature de l'être à savoir son n'essence, ce qui est inné, l'ensemble des propriétés qui le caractérise. ***Des l'hors, la nature dans ce cas signifie tout ce qui est inné par opposition à ce qui est acquis.***

La nature au sens **étymologique** du terme qui signifie **natus** vient du verbe **nascor** c'est-à-dire l'état dans lequel naissent les hommes .**Claude Levis Strauss** définit le naturel comme tout ce qui est universel et spontané.

b-LA NOTION DE CULTURE

L'idée de culture est d'acceptation pluriel .Elle peut signifier le perfectionnement de l'esprit. On parlera ici de culture intellectuelle c'est-à-dire un esprit ouvert. ***La culture peut signifier tout ce que l'homme ajoute à la nature.*** Mais la définition la plus utilisée est celle qui nous vient de l'ethnologie. Ici le sens renvoie au way of life c'est-à-dire ***le mode de vie ou l'ensemble des aptitudes, des attitudes et des habitudes qu'acquiert l'homme entant que membre de la société*** .C'est tout le sens que **Guy Rocher** donne à l'idée de culture dans

l'action sociale : « *la culture, dit-il est un ensemble lié de manière de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisée qui, étant appris et partagée par une pluralité de personnes, sert à la fois de manière objective et symbolique à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte* ». C'est la culture qui socialise l'individu et instaure entre eux des rapports de solidarité. Seulement il convient de noter que ces distinctions entre nature et culture n'est que **théorique**. L'homme est-il un être dénaturé ou un être qui se façonne une nature. Autrement dit l'idée de nature humaine a-t-elle un sens ?

II-LES PROBLEMES DE LA NATURE :

Peut-on séparer nature et culture chez l'homme ?

L'idée de nature humaine renvoie à l'hypothèse que tous les hommes se ressemblent. D'où une certaine spécificité humaine, c'est-à-dire une certaine identité de l'homme invariable dans le temps et dans l'espace. Pour **CLAUDE LEVISTRAUSS**, l'homme est à la croisée des chemins entre d'une part le naturel et d'autre part le culturel. Pour lui le naturel se définit par l'universalité et la spontanéité tandis que le culturel dépend de la relativité et de l'obéissance à la règle.

III-RELATIVISME ET UNIVERSALISME CULTUREL

Peut-on parler de société inculte ?

La culture fonctionne comme principe essentiel de distinction entre l'homme et l'animal. Ainsi toutes les sociétés humaines ont leurs cultures au sens où elles s'évertuent dans l'organisation sociale à manifester cette différence. Cette présence permanente de la culture dans toute société est ce qu'on nomme **universalité culturelle**. Mais il n'existe pas de culture universelle dans le sens d'une uniformité.

En effet il y a autant de cultures que de sociétés distinctes. L'animal crève (meurt), on le jette et on l'oublie. L'homme meurt, on l'enterre et on s'en souvient. Et en fonction également des sociétés, on est enterré selon un rituel particulier et on se souvient des morts avec des variations spécifiques à chaque groupe sociale : c'est **le particularisme** ou **relativisme culturel**. Il y a plusieurs formes de croyances, de coutumes, de religions, de formes d'art qui varient d'un groupe à un autre. Ainsi la culture étant tous les modes d'existences d'une société quelconque, parlé de sociétés sans

cultures ou de civiliser d'une part et de barbares d'autre part figure une contradiction dans les termes.

Pourtant au cours de l'histoire et même de nos jours des préjugés et des jugements de valeurs subsistent et préconisent la supériorité ou l'infériorité d'une culture par rapport à tel autre. Dans ce sillage dit Edgard **Morain** *« quand on considère la notion d'homme aussi bien dans les sociétés archaïques que dans les sociétés historiques, elle semble bien quelle relève d'une double conscience. D'une part « étranger » aux yeux d'un groupe donné et perçue immédiatement comme homme. Toute fois en dépit de cette conscience « naturelle » d'espèce, à côté de cette conscience et occultant cette conscience, il y a conscience **éthnosociocentrique** où la notion d'homme seulement réservé aux membres du groupe, l'étranger étant autres ».*

A ce niveau un homme est à la fois position et opposition. Position dans la mesure où on se reconnaît membre d'une structure sociale très bien organisée et opposition puisque l'homme d'une culture donnée s'oppose aux hommes des autres sphères culturelles. Cette homme surévalue sa propre culture au détriment de ce qui n'est pas identique à elle : c'est

l'ethnocentrisme ou sociocentrisme qui est une tentative de mettre au centre de l'univers son propre groupe ethnique ou sociale. Cette idéologie à longtemps prévalu dans le monde comme l'écrit

Morain « *Dans la société historique les peuples étrangers furent considérés comme n'ont pas comme des humains à part entière mais comme des humains inachevés, insuffisants et des barbares. Au cœur des sociétés esclavagistes (...) l'esclave tout en étant automatiquement homme n'était pas psychiquement humain, il n'était qu'un outil animé.* »

Cette incapacité à concevoir la diversité et la différence est également soutenue par les théoriciens du racisme. Pour ces derniers les différentes cultures s'expliquent par des différences biologiques.

CONCLUSION

PHILOSOPHIE AU BAC - LE RÉSUMÉ COMPLET DES PRINCIPAUX CHAPITRES DU PROGRAMME

Sommaire :

- le travail
- la conscience
- l'art
- la liberté
- l'inconscient
- la politique
- le langage
- la perception
- la religion
- autrui
- morale
- désir
- culture
- bonheur
- l'existence et le temps
- la science

CLUB SCIENCES DE SIMBANDI BRASSOU (C.2.S.B)

LE TRAVAIL :

Marx : le travail est exclusif à l'homme, car ce dernier fait préexister un projet par sa conscience avant de travailler. Dans son exemple, il diffère "l'abeille" qui certes travaille, mais qui le fait par instinct.

Il dénonce l'aliénation du travail avec notamment le travail à la chaîne.

Michel Serres : selon le principe d'entropie, la nature tente de s'organiser afin de survivre. Ainsi tout être vivant, conscient ou pas, travaille par "le tri"

Platon : nous sommes contraint de travailler car nous sommes démunis : nous n'avons pas de caractère spécifique pour vivre dans la nature, (cf le mythe de Prométhée : la nudité humaine nous force à travailler pour survivre).

Sartre : Nous sommes condamnés à être libre et tout homme qui se cache derrière un déterminisme fait preuve de mauvaise foi (Sartre est un philosophe existentialiste)

Hegel : (dans la phénoménologie de l'esprit, présente la dialectique du maître et de l'esclave.

L'esclave par son travail s'émancipe et devient maître. Le maître ne connaissant pas la technique est dépendant de l'esclave. Ainsi, l'esclave devient le maître du maître et le maître devient l'esclave de l'esclave.

Mounier : le travail travaille à faire une chose en même temps qu'un homme. Il montre l'accomplissement de soi-même par le travail.

Nietzsche : (dans Aurore) le vrai travail est le travail intellectuel qui permet à l'homme de se révéler à lui-même.

Rousseau : "l'Homme est perfectible" donc par nature apte à progresser

Aristote : l'Homme est avant tout un Homo Faber (qui fabrique).

LA CONSCIENCE :

Hume : la conscience est créée par les expériences vécues. En effet je ne pense pas tout court mais je pense toujours à quelque chose. J'ai donc besoin pour penser de connaître (par l'expérience) ce à quoi je pense (Idée de conscience empirique)

Descartes : Il doute de tout mais avec son travail de doute il se rend compte que la seule chose dont il ne peut pas douter, c'est sa pensée, puisque c'est ce avec quoi il doute. Et comme il pense, il sait qu'il existe, d'où son affirmation "je pense donc je suis", ou Cogito ergo Sum.

(la conscience est l'expérience indubitable que le sujet pensant fait de lui-même)

Pascal : l'homme est un roseau face à l'immensité de l'Univers mais ce qui l'en distingue et qui fait sa force, c'est sa conscience et le fait qu'il pense. L'Homme est donc un roseau, certes, mais pensant.

Rabelais : " science sans conscience n'est que ruine de l'âme"

Freud : c'est notre inconscient, notre "Moi" qui nous influence et seule la lecture des rêves, des lapsus ou des actes manqués peut nous faire comprendre notre inconscient.

L'ART :

Platon : "l'art est l'illusion d'une illusion"(allégorie de la caverne). L'art est la copie de la réalité qui est elle-même la copie de l'idée.

Jacob : "On tente d'expliquer ce que l'on voit par ce que l'on ne voit pas, le monde visible par le monde invisible, qui est toujours le produit de l'esprit". L'art tend à reproduire l'abstrait. (Cf le mouvement artistique du suprématisme)

Kant : l'art est un objet de satisfaction intéressée. Est beau ce qui plaît universellement et sans concepts".

Le beau n'est ni vrai, ni faux ; ni agréable, ni désagréable ; ni utile, ni inutile ; ni bon, ni mauvais

L'art n'est pas la reproduction d'une belle chose mais la belle reproduction d'une chose.

Hegel : l'art est médiocrité s'il est copie de la nature.

Levi-Strauss : l'art est a moitié création et a moitié copie car une création totale est impossible mais la nature est source d'inspiration.

L'art exprime les idées (Platon), le beau (Kant, je viens de le dire), l'idéal (Hegel) ou l'inconscient (Freud).

LA LIBERTÉ :

Locke : "Est-il censé de se garder des putois pour se faire dévorer par les lions"

Lions = Léviathan de Hobbes

Putois = les hommes à l'état de nature

A l'état de nature tous les hommes ont un moyen de se protéger des autres.

Lorsqu'il y a un Etat tout puissant on ne peut pas se protéger de lui : il est donc libre de nous priver de nos libertés "qui me gardera de mon gardien"

Spinoza : on est déterminé, ce sont les causes qui entraînent nos actions. Et notre ignorance de ces causes nous fait croire qu'on est libre.

"je déclare l'homme d'autant plus en possession d'une pleine liberté qu'il se laisse guider par la raison". L'homme est naturellement aliéné à ses passions (désirs, sentiments, colère...) qui le contrôlent et le rend esclave de lui-même. En suivant sa Raison et en lui obéissant, l'homme devient autonome et se libère des passions : il atteint la forme la plus haute de liberté.

"On peut forcer l'homme à être libre". Très pratique pour un sujet comme "l'ordre s'oppose-t-il à la liberté ?" : Preuve que non, au contraire, l'ordre peut amener la liberté en incitant au bon choix, puisque liberté = la possibilité de faire le meilleur choix, que l'ordre impose

Sartre : "l'existence précède l'essence" "ce sont nos actes qui définissent qui nous sommes et non pas l'inverse".

Descartes : "la liberté d'indifférence est le plus bas degré de liberté" car selon lui la liberté est de choisir avec la volonté or quand quelque chose nous est indifférent notre choix n'est plus guidé par cette volonté, d'où le terme de plus bas degré de liberté ...

Hobbes : "L'Etat de Nature c'est l'Etat de guerre car c'est la guerre de tous contre tous".

Kant : "Sapere Aude! Aie le courage de te servir de ton propre entendement" : c'est l'état d'hétéronomie de l'homme. L'homme se laisse naturellement mettre sous tutelle par autrui par lâcheté et paresse intellectuelle. La pensée est donc naturellement aliénée. Mais on peut libérer la pensée par un travail sur soi et grâce à sa raison.

La liberté c'est "obéir à la loi qu'on se prescrit soi-même".

L'INCONSCIENT :

Freud : L'esprit est divisé en trois :

le Surmoi, soit la conscience réfléchie, la morale

Le Moi, ou la personnalité, il est fondé sur l'amour propre

Le "Ça", basé sur des pulsions, eros et tanatos, la libido et la destruction.

Le ça est l'inconscient.

LA POLITIQUE :

Aristote : "l'homme est un animal politique". La nature ne fait rien en vain, elle a prédéfini à chaque espèce une fonction qui lui est propre. Ainsi, la nature a prévu que l'homme devrait vivre en cité afin d'être heureux et vertueux.

Hobbes. Les désirs et affections communes des Hommes les conduisent à une guerre entre eux, des affrontements constants... Pour mettre "fin" à cela ou du moins trouver une solution à ces affrontements dignes de l'état de nature, Hobbes suggère la création de l'état léviathan (absolutisme) où l'ensemble du pouvoir serait remis à un seul et unique souverain ce qui permettrait de faire la différence entre les Hommes en réglant les différends.

Plaute, repris par Hobbes : "L'homme est un loup pour l'homme"

LE LANGAGE :

Bergson : Il est impossible d'affirmer qu'il y a de pensée que par les mots. Il existe un domaine de l'ineffable (sentiments) que l'on ne peut extérioriser, cette pensée ineffable n'est accessible que par l'intuition propre à chacun.

Sartre sur le langage : Vu que le langage est un instrument de notre liberté, on se doit d'inventer des mots ou expressions (voir poésie et la multitude d'image que sa dégage grâce aux métaphores entre autres) pour exprimer nos pensées/sentiments les plus profonds. (il faut surpasser l'ineffable)

Aristote sur l'art (La poétique) : (Théorie de l'imitation) Imiter est en effet dès l'enfance une tendance naturelle aux hommes, et ils se différencient des autres animaux en ce qu'ils sont des êtres fort enclins à imiter - comme la tendance commune à tous de prendre plaisir aux représentations, la preuve en est ce qui se

passé dans les faits : nous prenons plaisir à contempler les images les plus exactes des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité comme les formes d'animaux les plus méprisés et des cadavres (Exemple : Une charogne - Baudelaire)

PERCEPTION :

Schopenhauer (phénoménologie): il faut se détacher de la croyance que le monde existe et dure, et faire une réduction pour voir que la seule chose qui existe ce sont les phénomènes vécus (rien ne prouve que cette porte devant vous existait avant que vous la regardiez)

Kant pour la perception : c'est le jugement qui se trompe et pas notre perception.

LA RELIGION :

Descartes : "Dieu est lié au concept de perfection, donc Dieu existe puisque s'il n'existait pas, il serait imparfait".

Kant : Je ne peux pas déduire l'existence de quelque chose de son concept. On peut penser à des choses sans qu'elle n'existe (si j'imagine avoir 100€ dans la poche, je ne les ai pas pour autant).

Réponse à l'objection de Hegel : l'existence de Dieu est comparable à l'expérience de l'infini, pas du domaine matériel, argument de Kant invalide.

Bergson : La religion est un moyen d'oublier l'angoisse de la mort en fantasmant une vie après la mort, raison pour laquelle aucune société sans religion n'existe.

Pascal : Le rapport à Dieu n'est pas rationnel, il parle au cœur. La seule preuve de l'existence de Dieu c'est la foi : "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point." => La religion est sensible au cœur.

Marx : "La religion est l'opium du peuple" => La religion a pour fonction de rendre supportable aux hommes la réalité en fournissant aux hommes l'espoir d'une vie au paradis après la mort si il ne laisse pas ses désirs refoulés le gouverner.

AUTRUI :

autrui, c'est l'autre homme, le prochain : une conscience autre que la mienne, un moi autre que moi.

Sartre : "Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre"
> autrui est un miroir de moi même.

"l'enfer c'est les autres."

Malebranche : la connaissance d'autrui est difficile car chacun est incarné séparément donc nous ne connaissons que notre propre intériorité ("solitude" humaine)

Rousseau : dans l'état de nature la relation à autrui est basée sur l'indépendance de chacun par rapports aux autres, alors que dans les sociétés l'homme ne sait plus vivre qu'à travers les autres.

Sartre : le regard de l'autre donne à l'homme la conscience de ses fautes ("autrui, médiateur entre moi et moi même")

Deleuze : autrui donne de la profondeur à notre monde, il est crucial dans ma perception, autrui c'est un vécu, une mémoire, il englobe des expériences que je n'ai pas vécues. Autrui n'est pas qu'un autre point de vue sur le monde c'est aussi un autre monde qu'il englobe.

MOUNIER : "Celui qui s'enferme dans le "moi" ne trouvera jamais le chemin vers autrui"

LA MORALE :

Kant : Elle se présente comme un impératif.

Il y a deux sortes d'impératifs : tout d'abord, l'impératif hypothétique, qui est conditionné. Par exemple, je mets la table parce que j'espère avoir des bonbons en échange. Puis il y a l'impératif catégorique, qui peut se résumer avec cette phrase de Kant lui-même : "Agis de façon à ce que ta maxime devienne une loi universelle de la raison." La maxime étant, par définition, le principe subjectif d'une action, il faut ainsi faire en sorte que ce que j'applique par principe devienne applicable à toute l'humanité.

Ainsi, par amour maternel, je protège mon enfant, mais je dois aussi faire en sorte que toutes les mères puissent avoir ce privilège. C'est ainsi une morale tournée vers l'altérité, contrairement à l'impératif hypothétique, qui est purement égoïste, car il ne s'applique qu'en vue d'un but ; c'est-à-dire d'un objectif précis (ici, avoir des bonbons) et non d'une fin ; c'est-à-dire ce à quoi doit tendre le principe subjectif de mon action.

LE DÉSIR :

Platon : concept du tonneau percé. Un tonneau plein serait l'image du bonheur, de la plénitude. Un tonneau percé serait l'image du désir insatisfait. Toujours en train de revenir, mais jamais de solution. Alors on accumule. Le fait de remplir le tonneau serait l'image du temps perdu, que l'homme passe à chercher en vain, un sens à sa vie.

Pour les stoïciens : Le désir est une puissance extérieure à annihiler.

Spinoza : Le désir est une pure puissance de vouloir qui permet l'avancement dans son être (Conatus). Rien de néfaste à supprimer, tout de naturel à maîtriser pour être libre/dans la joie : " l'appétit n'est rien d'autre que l'essence même de l'Homme, essence d'où suivent nécessairement toutes les conduites qui servent sa propre conservation. "

Épictète : "Être libre c'est vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme elles arrivent."

Hegel "Rien de grand ne s'est fait dans ce monde sans passions"

René Girard : mimétisme du désir. Un objet est d'autant plus attrayant si quelqu'un le désire également.

LA CULTURE :

Lévi Strauss : le barbare c'est d'abord celui qui croit en la barbarie -
Critique de l'ethnocentrisme, relativisme culturel. "toutes les cultures se valent"
Politique d'acceptation et tolérance.

Leo Strauss : universalisme : au delà de toutes les différences il y a qu'une espèce humaine.

BONHEUR :

Kant : "le concept de bonheur est un concept si indéterminé que malgré le désir que tout homme a d'être heureux, personne ne peut dire en terme précis et cohérent ce qu'il veut ou désire . Le bonheur est un idéal, non de la raison mais de l'imagination "

Kant toujours : Le bonheur est un CONCEPT INDÉTERMINÉ. Ainsi, comment l'homme pourrait rechercher un concept abstrait, sans contenu?

d'où la citation de Proust: "Tous les paradis sont des paradis que l'on a perdus"

Kant encore et encore : le bonheur est un CONCEPT EMPIRIQUE : impossibilité de prévoir ce qui va me rendre heureux, besoin de l'expérience concrète.

Finitude de l'homme = on ne peut prévoir les conséquences de ses désirs (donc savoir ce que l'on veut).

Contingence = l'homme est emporté par ce qui arrive, sa volonté n'a aucune prise sur les événements

J.Locke : "Rien n'est d'abord dans l'esprit qui n'est d'abord dans les sens."

Épicure : Le but ultime dans la vie c'est le bonheur, à travers toutes nos actions (hédonisme). Recherche du bonheur simple, pas de cupidité ou d'ambition.

Pour être heureux il faut classer ses désirs et oublier les désirs dits vains (désirer être le plus beau, le plus riche..)

Aristote : " une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour " Le bonheur doit être durable

Sénèque : (précepteur de Néron et stoïque avec son ouvrage "La brièveté de la vie")
"La vie n'est pas trop courte, c'est nous qui la perdons" en bref tout au long de notre vie il faut s'humaniser au sens de grandir en lisant les plus grands, et ce processus dure donc toute une vie, mais pour se faire il faut bien évidemment mettre de côté toutes sortes de divertissements.

L'EXISTENCE ET LE TEMPS :

Pascal : "Nous vivons bien dans le présent et c'est le seul temps dans lequel nous pouvons vivre, mais pour lui ce n'est jamais au présent que nous pensons." Notre attention est toujours dirigé soit vers le passé (regret après une erreur/nostalgie après un bon moment) ou vers le futur (anticipation d'un moment difficile/ou d'un bon moment à venir).

LA SCIENCE :

Descartes : (le Rationalisme). Nous pouvons faire confiance à notre Raison pour trouver la vérité car celle-ci est infaillible. Si on se fie à ses sens, on est dans l'erreur (exemple du morceau de cire perçu comme solide et liquide, chaud et froid...).

Gaston Bachelard : Si on fait trop confiance à notre esprit sans tirer des leçons de ce que nous apprend l'observation (cf Galilée), on s'enferme dans le dogmatisme. Nous représentons alors un obstacle à l'avancée de la science.

Claude Bernard : L'esprit et l'observation doivent être en adéquation pour parvenir à s'approcher de la réalité selon une méthode stricte : observation, hypothèse, expérience, conclusion. C'est l'observation qui nous permet de faire avancer la recherche mais c'est notre culture scientifique qui nous permet de tirer des conclusions et de formuler une hypothèse à partir de cette observation.

Méthode de l'explication de texte philosophique

1. Caractéristiques générales de l'explication

Description officielle de l'exercice (*Journal officiel* du 6/6/2003):

"L'explication s'attache à dégager les **enjeux** philosophiques et la **démarche** caractéristique d'un texte de longueur restreinte. En interrogeant de manière systématique la lettre de ce texte, elle précise le **sens et la fonction conceptuelle des termes employés**, met en évidence les **éléments implicites** du propos et décompose les **moments de l'argumentation**, sans jamais séparer l'**analyse** formelle d'un souci de **compréhension de fond**, portant sur le **problème** traité et sur l'**intérêt** philosophique de la **position** construite et assumée par l'auteur."

Consigne qui accompagne le texte au baccalauréat:

"La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la **compréhension précise** du texte, du **problème** dont il est question."

L'exercice consiste en une explication linéaire, méthodique, précise et réfléchie du texte:

- **linéaire**: il faut suivre le fil du texte, du début à la fin, en respectant ses articulations, la logique de sa progression.
- **méthodique**: il y a des règles à respecter, le travail produit doit être structuré, dégager un problème et aboutir à une interprétation cohérente en conclusion
- **précise**: il faut expliquer tout le texte et rien que le texte et approfondir l'analyse des passages importants. Le sens de chaque élément doit être élucidé à partir de la compréhension globale du texte, tandis que ce sens global est approfondi par la compréhension plus précise des éléments et de leur fonction dans le raisonnement.
- **réfléchi**: il s'agit de fournir un travail de réflexion sur un problème philosophique, en suivant et en discutant la manière dont l'auteur le traite

Il y a quatre écueils principaux à éviter:

- la **paraphrase**: se contenter de résumer le texte, de répéter avec d'autres mots ce qu'il dit, sans affronter les difficultés d'interprétation, analyser le raisonnement, préciser le sens des concepts
- le **commentaire composé** comme on le fait parfois en français
- le **mot-à-mot**: expliquer séparément chaque phrase, voire chaque mot, comme s'il n'y avait aucun lien logique entre eux, comme si leur enchaînement au sein d'un raisonnement ne leur donnait pas sens précis, sens qui ne peut être bien saisi qu'à partir du sens global du texte

- la **dérive vers la dissertation** ou l'étalage de connaissance: le texte n'est pas un simple prétexte pour dire tout ce qu'on croit savoir sur la notion en question ni sur la doctrine de l'auteur. Un essai qui se contenterait de survoler le texte puis qui traiterai sa question centrale comme un sujet de dissertation ne peut tenir lieu d'explication, quelle que soit sa qualité.

2. Lecture et préparation

Il est indispensable de relire plusieurs fois le texte. Chaque relecture peut avoir une fonction particulière, par exemple (on peut joindre plusieurs étapes en une seule suivant la difficulté du texte):

- a) première lecture: **compréhension globale**:
 - être attentif à l'effet que nous fait le texte au premier abord
 - ne pas s'arrêter sur les mots ou les passages dont on ne saisit pas immédiatement le sens, c'est le sens global du texte qui permettra de les comprendre
 - à la fin de la lecture, noter brièvement ce qu'on pense être le thème du texte (en le rattachant à une ou plusieurs notions du programme de Terminale)
- b) lecture d'**identification de la thèse** centrale ou idée principale exposée et défendue:
 - différencier les affirmations secondaires (prémises d'un raisonnement, conséquences, remarques) de la thèse centrale
 - ne pas confondre les éventuelles thèses discutées ou réfutées et la thèse soutenue par l'auteur
 - imaginer la question générale à laquelle la thèse de l'auteur semble être une réponse originale, sachant qu'il doit s'agir d'une question qu'on peut se poser indépendamment de ce texte précis et qui admet plusieurs réponses légitimes et discutables
 - on ne fait ici qu'une hypothèse de lecture, dont il faudra vérifier la cohérence par la suite
- c) lecture de **repérage des grandes étapes** du texte
 - distinguer les moments successifs du texte selon leur fonction dans l'établissement de la thèse
 - reformuler très brièvement le contenu de chacun de ces moments
 - être attentif à l'ordre, à la progression, qui est rarement arbitraire; essayer de comprendre ce qui motive cet enchaînement-ci, pourquoi telle idée suit telle autre, etc.
- d) lecture de **repérage des instruments argumentatifs et conceptuels**:
 - identifier les arguments et le type de raisonnement, appuyés ou non par des exemples, des références à d'autres auteurs, etc.
 - identifier les concepts principaux, les distinctions conceptuelles, les définitions; formuler brièvement une définition des concepts non définis par l'auteur

e) relecture finale visant à **dégager une problématique**:

- repérer les multiples difficultés de lecture, d'interprétation, voire de cohérence
- identifier le problème central, qui concerne la thèse dans sa justification ou dans ses conséquences
 - soit l'auteur énonce explicitement à quel problème il s'affronte ou à quelle objection majeure sa thèse s'expose; alors il suffit de reformuler ce problème
 - soit le problème n'apparaît pas directement, alors c'est à vous de déterminer dans quel débat, dans quel cadre problématique l'auteur semble prendre position.
 - Lorsqu'aucun problème n'est explicitement formulé, il est souvent possible d'en trouver la trace dans le caractère étonnant voire paradoxale de la thèse de l'auteur, sa contradiction apparente, etc. Le fait qu'elle ne peut pas être acceptée d'emblée, voire qu'elle semble irrecevable au premier abord, indique bien que l'auteur traite d'un sujet problématique

3. Rédaction de l'explication

a. L'introduction

- Présenter le texte et son **thème**, en le rapportant si possible à une ou deux notions du programme
- Enoncer la **thèse** de l'auteur ou de l'idée principale qu'il s'est efforcé d'exposer en rédigeant ce texte, en précisant éventuellement la question générale à laquelle il semble répondre
- Faire apparaître le **problème** philosophique que l'auteur semble affronter ou le caractère problématique de sa position, soit dans ses présupposés, soit dans ses conséquences, ce qui la rend discutable, étonnante, ect.; c'est ce problème qui justifie l'explication détaillée qui va suivre, explication qui devra donc montrer en quel sens comprendre le texte pour que la thèse soit acceptable et convaincante.
- Indiquer l'**enjeu** ou **intérêt** philosophique de la position de l'auteur, ce qu'il y a à gagner ou à perdre à l'accepter ou à la rejeter.
- Présenter très schématiquement les **grandes étapes** du texte, leur fonction au sein du raisonnement, éventuellement la logique de leur enchaînement (en indiquant pour chaque étape à quelle ligne et à quel mot elle s'achève).

b. Le développement

D'un point de vue formel:

- Autant de **grandes parties** que d'étapes identifiées dans le raisonnement (en général entre 2 et 4) (sauter plusieurs lignes entre chaque partie)

- autant de **sous-parties** que d'expressions à expliquer, d'argument à reconstituer et à discuter, de concepts à analyser, d'exemples à exploiter, etc. (revenir à la ligne à la fin de chaque sous-partie)

Pour ce qui est du contenu:

- Annoncer l'**idée principale et la fonction** de chaque étape du raisonnement et la rapporter au problème posé en introduction
- **Expliquer chaque élément** dans le détail, dans son rapport à ce qui précède et ce qui suit, et dans son rapport au sens global.
- Dans le cas d'expressions ambiguës, de concepts compliqués, d'arguments alambiqués ou apparemment invalides, etc., il faut proposer des **hypothèses d'interprétation** (en considérant par exemple les présupposés liés à l'époque, au contexte social, à la doctrine de l'auteur si vous la connaissez, à telle tradition philosophique, etc.), justifier ces hypothèses et reconnaître ouvertement qu'il ne s'agit que d'hypothèses lorsqu'on est trop incertain, mais il ne faut pas faire comme s'il n'y avait pas de difficulté et tenter de le cacher.
- Lorsqu'une idée paraît très contestable, incohérente voire absurde ou semble en contradiction avec le reste du texte, le mieux est de le faire remarquer. Mais avant toute critique frontale, il faut supposer que l'auteur dit des choses cohérentes et recevables; alors il faut chercher l'interprétation qui permet de rendre ses propos cohérents et valables, en dépassant le sens que semblaient avoir ses propos au premier abord.
- A la fin de chaque grande partie, **tirer des conclusions** relativement au problème posé en introduction puis justifier la transition vers l'étape suivante du texte

c. La conclusion

- Reformuler l'**idée générale** du texte en montrant le **gain** de précision et de profondeur qu'a permis l'explication détaillée.
- Montrer en quoi l'analyse du détail a permis d'apporter une **réponse au problème** posé en introduction et rappeler le principe de cette réponse.
- Discuter l'**intérêt de la position** de l'auteur et de sa manière de penser, son originalité, sa valeur pour la vie, la leçon philosophique qu'on peut en tirer etc. Ici vous pouvez formuler vos réserves, voire vos **critiques** en restant modéré (vous ne jugez qu'un texte isolé, vous ne savez pas ce que dit l'auteur dans le reste de son œuvre, où il répond peut-être à vos objections)
- Eventuellement **élargir la discussion** à des problèmes qui vous semblent directement liés au problème traité dans ce texte (en montrant par exemple qu'on ne peut pas tout à fait résoudre le problème de ce texte sans en résoudre d'autres au préalable, ou que la position de ce texte implique d'autres problèmes)

MÉTHODE DE LA DISSERTATION EN PHILOSOPHIE

Terminales L/ES/S

Les dissertations représentent deux des trois sujets proposés au choix le jour du baccalauréat, soit la majorité. Ces sujets se présentent sous différentes formes, que nous allons essayer d'examiner ici. Mais, malgré les conseils et autres entraînements, la plupart du temps, le candidat hésite à prendre ce qui reste un exercice nouveau pour lui. En effet, quand bien même les dissertations existent pour le français en première (même si elles sont de moins en moins choisies par les candidats), la forme même d'une dissertation en philosophie se différencie assez nettement de ce qui a pu être vu dans les autres matières. C'est ce qui en fait à la fois la difficulté, mais aussi l'attrait, et ce qui en fait l'exercice qui « récolte » les meilleures notes au baccalauréat, les correcteurs récompensant souvent la prise de risque qu'est toujours la mise en œuvre d'une réflexion personnelle, ce en quoi consiste l'exercice dissertatif, par rapport à des explications de textes qui, la plupart du temps, ne font que répéter le texte sans originalité.

Si le candidat, en dissertation de philosophie, doit effectivement respecter, comme nous allons le voir, un ensemble de « règles du jeu » assez strictes, sur le plan de la forme, il demeure très libre quant au contenu.

Le but est, par rapport à la question posée, de développer une réflexion argumentée et nuancée sur le problème que soulève cette question. Cette réflexion, doit être personnelle : il ne s'agit en aucun cas de réciter ni une pensée d'auteur, ni tout le cours concernant l'un des termes du sujet. La plupart des mauvaises notes proviennent ou de ce danger, ou bien d'un autre risque, celui consistant à faire du hors-sujet. D'où notre volonté d'insister ici sur le travail au brouillon, qui doit prendre 1h15-1h30 sur les 4h, pour analyser précisément l'ensemble du sujet, pour en voir toutes les dimensions, les éventuelles ambiguïtés, les éventuels paradoxes, et, avant tout, pour ne pas se tromper de sujet.

Une fois ce premier travail effectué, la dissertation devient alors la mise en ordre de la pensée et l'exposition de cette organisation à propos d'un sujet. Dissserter, venant du latin latin *disserere* = enchaîner à la file des raisonnements (de *serere*, *sertus* = attacher à la file), consiste à savoir bien lier nos idées, c'est-à-dire à travailler le lien qu'elles ont entre elles, et à soigner l'ordre dans lequel nous les exposons.

Trois principes sont ainsi à retenir pour toute dissertation. Le candidat doit en effet faire preuve :

- de discernement concernant le sens du sujet
- de cohérence au sein d'une argumentation progressive présentant ses étapes de réflexion de manière organisée
 - de connaissance qui nourrit la réflexion.

Le discernement montre que vous avez compris le sujet ; la cohérence, que vous savez ordonner votre réflexion ; le savoir manifeste votre culture, aussi bien philosophique que générale. Le rôle des connaissances en philosophie est ici de permettre d'enrichir sa réflexion personnelle, et non de faire penser les auteurs à notre place. Il s'agit de penser avec ou contre eux, mais de penser, et non de réciter. Ce n'est pas parce que Platon a dit quelque chose que c'est vrai ; mais parce que VOUS jugez que ce qu'a dit Platon est vrai que vous en parlerez. L'argument d'autorité (du type : « c'est un auteur connu, il doit avoir raison ») n'a pas sa place en philosophie, de même qu'une simple doxographie (défilé des différentes opinions sur un sujet sans lien entre elles, sans insertion de ces positions d'auteurs dans le fil de votre argumentation).

Notre but ne saurait être de présenter des plans « types », qui n'existent pas (à chacun, en fonction de sa lecture du sujet, du problème qu'il met au jour, et des arguments qu'il trouve, de construire son plan), ni de dire que ce qui suit est la seule méthode possible pour réussir cette épreuve au baccalauréat. Mais certains principes sont essentiels et permettent surtout de comprendre ce qu'est une dissertation :

- accueillir la question, la faire sienne et s'y engager, « l'habiter ».
- maîtriser sa réflexion, aussi bien dans son développement argumentatif et progressif que dans son contenu et ses fondements.
- la dissertation a pour but de convaincre, donc raisonner et illustrer en vue de prouver ou réfuter. Il ne suffit pas d'être persuasif...

Nous pouvons donc dégager quatre aspects essentiels du travail :

- I°) **Comprendre le sujet**
- II°) **Poser un problème**
- III°) **Faire un plan**
- IV°) **Rédiger la dissertation.**

I°) COMPRENDRE LE SUJET

A) LE SUJET LUI-MÊME

Au cours de l'examen, il s'agit de bien choisir son sujet.

Il faut se méfier des **sujets apparemment faciles**, qui paraissent renvoyer à du « bien connu ». Il faut pour chaque sujet voir ce qui ne va pas de soi, ce qui fait que la réponse n'est pas si évidente et nécessitera une exploration en profondeur de la question, bref, il faut savoir déloger la difficulté problématique relative au sujet tel qu'il vous est proposé.

D'autre part, il est peut être intéressant de choisir un **sujet qui vous semble difficile**, car il peut stimuler votre réflexion, ce qui vous conduit souvent à être plus rigoureux et fidèle à la question (et ne pas vous éloigner du sujet, soit en récitant, soit en traitant un sujet proche, qui vous intéresserait, mais qui n'est pas exactement celui qui vous est donné). La précision dans la compréhension de la question est primordiale, et vous devez tenir compte du fait que vous comprenez bien le sujet, qu'il vous intéresse ou au moins vous interpelle, que vous avez travaillé les notions et thèmes concernés.

Une fois le sujet choisi, surtout pas de retour en arrière (« et si j'avais pris l'autre sujet »... « allez, je ne vais pas y arriver, je tente de faire l'explication de texte ») : il faut s'y engager pleinement, et de manière patiente.

En effet, l'**analyse** du sujet est primordiale. Il faut s'exercer en prenant des sujets très divers et se familiariser avec les différents types de formulation. Rien ne vaut l'entraînement.

Un sujet de dissertation est ou contient toujours une **question** dont la *forme* et le *contenu* doivent être bien mis en évidence.

B) LES DIFFÉRENTES FORMES DE SUJETS

1) Recherche d'une définition :

a) Forme typique : « qu'est-ce que X ? »

Exemple : qu'*est-ce que*... la justice, comprendre autrui, une vie heureuse, connaître un être vivant, etc. ? C'est la question philosophique par excellence. Des étapes sont nécessaires, comme autant d'approches successives, par approfondissement progressif, de la définition recherchée. Ce sont les parties de la dissertation, ses moments.

b) Autres formes :

Elles sont fréquentes, mais ramènent à la recherche d'une définition. C'est pourquoi il faut vous exercer à *chercher* le type de la question. Cependant, vous devez tenir compte de la forme, car elle vous aide à mieux vous engager dans la question.

Exemple : « À quoi reconnaît-on un acte juste ? » revient à « Qu'est-ce qu'un acte juste ? ». Dans les deux cas, la définition de l'acte juste est en question, mais différemment.

Autres exemples : « La technique n'est-elle qu'un moyen ? » « Comment caractériser une démonstration ? »

2) Rapport entre des idées, des attitudes, des points de vue :

Ce type de sujet est très fréquemment rencontré. Il est important que vous le maîtrisiez. Ici aussi, il peut prendre des aspects divers. Le rapport peut être implicite.

Forme typique : « Quel est le rapport entre A et B ? »

Il faut comprendre le « et ». L'intérêt du sujet tient au caractère **problématique** du rapport. Le sujet porte sur le **rapport**. Il ne s'agit donc pas de traiter l'un puis l'autre de ces termes.

Exemples : « La religion s'oppose-t-elle à la philosophie ? » « L'histoire dit-elle la vérité ? » « La science démontre-t-elle ? » « La liberté est-elle synonyme de bonheur ? »

Le rapport peut être d'exclusion (A exclut B et/ou B exclut A), d'inclusion (A inclut B ou vice-versa), de contradiction (A est le contraire de B et vice-versa), d'interdépendance (A est dépendant de B, mais B est aussi dépendant de A, par exemple), d'indépendance, etc. Il faut envisager toutes les possibilités.

3) Autres formes interrogatives :

a) « Peut-on... » ?, « Faut-il... » ?, « Doit-on... » ? :

Vous devez toujours chercher à **tirer profit** de la formulation, car elle peut conditionner la façon de trouver la difficulté contenue dans le sujet.

Le meilleur moyen, pour ne pas oublier un aspect de la question, est d'envisager tous les sens et d'éliminer ceux qui n'ont pas de rapport avec le sujet. En effet, en explorant systématiquement les différents sens, vous pouvez découvrir une facette de la question qui vous avait échappée.

Exemples :

– *verbe* « pouvoir » : s'agit-il d'une possibilité logique, d'une puissance physique, d'une capacité légale, morale ?

– *verbes* « falloir », « devoir » : est-ce une contrainte, une obligation ? De quel ordre est cet impératif ? Politique ? Moral ? Théorique ? Logique ? etc.

Quand il s'agit de pouvoir, falloir ou devoir, il faut toujours se demander : au nom de quoi, de qui, de quelle valeur, à quel titre (autorité), en fonction de quel critère ou principe, sur quel fondement on « peut », « il faut » ou « on doit » ? En quoi est-il légitime de pouvoir ou devoir... ? Il faut **enquêter** dans ce sens, **examiner** le sujet, chercher jusqu'à ce que vous trouviez des éléments qui vous permettent de dire : voilà, c'est pour ceci et/ou cela que l'« on peut »..., qu'« il faut »..., que l'« on doit »... faire / penser / croire / ... ceci et/ou cela.

b) « Pourquoi... » ? :

Deux directions sont à envisager dans la réflexion sur la **cause** : l'origine et la fin (c'est-à-dire le début et le but). *Exemple* : « Pourquoi philosopher ? » Vous avez à comprendre les causes et raisons qui poussent à philosopher et le but que l'on veut atteindre en philosophant.

c) « Suffit-il de... (ou suffit-il que...) pour que... » ? ; ou « Est-il nécessaire de... (est-il nécessaire que...) pour que... » ? :

Cela revient à la recherche d'une **évaluation** : comment et jusqu'où une chose en permet une autre. Ayez à l'esprit les expressions : « nécessaire et suffisant », ou « nécessaire mais pas suffisant ».

Exemple : « Pour philosopher, suffit-il de connaître les philosophes ? » (exemple de réponse : c'est nécessaire, mais pas suffisant).

d) En quel sens... » ? :

Il vous faut évaluer le sens de ce qui est proposé, ce qui peut mener à des voies divergentes, opposées, voire contradictoires, ou des étapes successives d'approfondissement progressif, une étape en présupposant la suivante, etc. jusqu'à l'aboutissement de l'enquête sur le sens.

Exemple: En quel sens la connaissance scientifique donne-t-elle accès au réel ?

4) Le sujet « citation » :

C'est une forme de sujet de plus en plus rare. On vous donne une citation qui appelle réflexion, discussion, positionnement, accord ou non, etc. Une analyse très précise de la citation est nécessaire, bien entendu, et, une fois analysée, vous avez à exprimer ce en quoi elle vous semble pertinente, mais aussi limitée, pour, petit à petit, exprimer votre pensée sur le sujet de la citation. *Exemple* : « « Conscience signifie mémoire », pour Bergson, qu'en pensez-vous ? »

⇒ Ainsi, si les formes sont variées, et si parfois elles se recoupent ou peuvent mêler des aspects différents, les identifier sur le plan formel permet de mieux aborder le fond du sujet.

C°) LE CONTENU DU SUJET :

Le contenu du sujet est la plupart du temps en rapport avec une ou plusieurs notions générales du programme, même si une ou deux d'entre elles sont plus particulièrement concernées. Le grand piège est d'identifier une notion du programme et de réciter tout ce que vous savez sur ce thème, sans prendre en compte la spécificité du sujet. *Exemple (Bac. ES, 2004)* : « Qu'est-ce que comprendre autrui ? » n'est pas « Qu'est-ce qu'autrui ? », de la même manière que « Qu'est-ce qu'acheter une voiture ? » n'est pas identique à « Qu'est-ce qu'une voiture ? »... En effet, même si définir « autrui » sera nécessaire, c'est l'ensemble de l'expression qui doit être définie, à savoir « comprendre autrui ». La ou les notions sont utilisées pour être éclairées sous un certain angle, donc chaque mot doit compter pour comprendre la manière dont vous devez envisager la notion. Un sujet parlant de la science en général et de son rapport à la vérité, par exemple (« La science n'a-t-elle pour but que la vérité ? ») est différent d'un sujet parlant d'une science particulière (« Peut-on parler de vérité dans les sciences humaines ? »). Attention aux mots repères qui « tombent » souvent dans les sujets (cf *comprendre* autrui, à différencier d'*expliquer* pour bien saisir le sujet).

II°) POSITION D'UN PROBLÈME

Nous l'avons dit, le sujet contient une *question*. Devant cette question (et pas une autre...), vous devez vous demander : **où est le problème ?**

En grec ancien, *problèma* veut dire : « obstacle » et « sujet de controverse ». Une controverse est une discussion argumentée, un débat, voire une polémique.

Donc, il y a débat parce que la question contient un obstacle qui empêche une réponse simple et un accord indiscutable. Le débat vise à examiner, clarifier, cheminer, et ce de manière argumentée et progressive. L'analyse de la forme du sujet (cf I°)B)) vous permet en général de mieux déterminer ce problème, c'est-à-dire ce qui fait que la réponse à la question que contient le sujet n'est pas évidente, et mérite d'être discutée. Discuter de façon organisée et progressive de ce problème, voilà le but de l'exercice de la dissertation.

Il faut :

1) Analyser rigoureusement le sujet :

Il s'agit en premier lieu d'en identifier la forme, et d'examiner soigneusement le contenu :

- Il faut déterminer de quel type est l'énoncé (cf I°)B)) : cela vous met sur la voie du type de réponse que vous devez élaborer.
- Concernant le contenu, **tous les termes** doivent donner lieu à une recherche systématique (au brouillon, mettez par écrit les termes en lien avec les termes du sujet, qu'ils soient proches, opposés, en relation d'implication réciproque, etc., pour tenter de commencer une ébauche de définition de chaque mot du sujet. Ainsi un sujet portant sur « la » science devra s'interroger sur ce qui fait l'unité des sciences (puisque nous avons différentes sciences) : même – et parfois surtout ! – les articles (au singulier, au pluriel) doivent être interrogés pour être sûr de ne rater aucune dimension du sujet. Chaque terme peut apporter une nuance : par exemple « Pour philosopher, faut-il douter ? » n'est pas du tout équivalent, et n'admettra donc pas le même type de réponse, que « Pour philosopher, faut-il douter de tout ? », puisque, dans le deuxième cas, on vous demande si un doute *total et permanent* est nécessaire à l'activité philosophique. Le premier sujet ne précise ni l'extension du doute, ni sa permanence.
- **Partez du sens commun** des mots (par exemple, « l'histoire » peut désigner aussi bien une histoire fictive racontée, que l'histoire comme succession au cours du temps des faits humains, que la matière « l'histoire ») pour voir quel sens est pertinent pour donner le plus de significations possibles aux différents termes de votre sujet. Pour le sujet : « La tâche de l'historien ne consiste-t-elle qu'à raconter le passé ? », voir le sens le plus banal du mot « histoire » sera en effet, par exemple, précieux.
- N'hésitez pas à faire référence à l'**étymologie** d'un ou plusieurs mots du sujet pour éclairer le sens, si vous la connaissez.
- Mettez en rapport les termes du sujet et **les notions et thèmes concernés**. C'est un peu scolaire mais cela permet de bien mettre en lumière certaines oppositions ou certaines relations qui ne seraient pas apparues sinon. « Être libre rend-il heureux ? », par exemple, fait apparaître une relation entre la liberté et le bonheur, qui va moins de soi que le fait d'affirmer que l'on est heureux d'être libre, affirmation qui ne paraît pas problématique au premier abord.

2) Mettre en rapport ce que vous avez découvert, vos connaissances et le sujet :

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'interviennent les connaissances proprement dites. L'analyse, à la fois de la forme et du contenu du sujet, doit se faire indépendamment de toute référence aux auteurs. Ne pensez jamais en terme de références, elles risquent de vous masquer le sujet, puisque vous aurez du coup envie de montrer ce que vous savez de tel ou tel auteur au lieu de répondre au problème posé. Forcez-vous à ne pas aborder vos références aux auteurs avant cette étape.

Une fois mise au jour la structure du sujet, et après avoir donné les différentes définitions primaires de tous les mots que comporte la question, vous pouvez penser, en fonction des différents sens que vous avez trouvés, « convoquer » les auteurs, les citations, les références, pour les mettre en relation avec ces différentes significations (par exemple, prendre la définition de l'histoire chez Auguste Comte en lien avec l'idée d'une science historique faisant jeu égal avec les sciences de la nature), cela en vue de les utiliser au sein de votre argumentation future. Définitions, citations, arguments, raisonnements d'auteurs doivent être **mis en rapport** avec le déroulement de la réflexion et non « plaqués ». Ainsi, vous réunissez des données grâce auxquelles votre argumentation va pouvoir s'ordonner. De plus, au fur et à mesure que vous affinez votre compréhension du sujet, des aspects problématiques surgissent.

3) Révéler les ambivalences :

Il faut en premier lieu envisager de façon systématique des positions opposées. Laissez se développer des points de vue différents et divergents, des ambiguïtés, des nuances. Vous devez vous y arrêter pour les approfondir, les renforcer, les enrichir à l'aide des données de l'analyse.

Si un point de vue apparaît d'emblée comme seul possible, il faut prendre le contre-pied, comme si un contradicteur s'exprimait pour vous embarrasser... N'oubliez pas que vous avez à convaincre votre correcteur : il faut faire toute la place à des positions autres que celles que vous allez défendre, pour, d'une part, montrer que vous y avez pensé (et ainsi montrer que vous-mêmes êtes convaincus de votre thèse, et non pas seulement persuadés/charmés par elle), mais surtout pour, d'autre part, réfuter d'éventuelles objections par rapport à ce que vous voulez montrer.

On ne pose bien sa thèse qu'en s'opposant à d'autres thèses. Aussi, il vous faudra vous prêter au jeu consistant à défendre une position qui n'est pas la vôtre, pour mieux en montrer, juste après, les limites, les contradictions, le fait que cette thèse adverse doit être dépassée... Il ne faut jamais faire de copie « à sens unique ».

Mais **attention** : pas de plan du type « thèse/antithèse/vague synthèse ». Il ne s'agit pas de dire en première partie quelque chose, et en deuxième partie son exact opposé. Vous vous montreriez ainsi bien peu cohérent dans votre progression argumentative. Si vous pouvez défendre tout et son contraire, c'est qu'en réalité vous ne défendez rien du tout et ne progressez pas. Il vous faut examiner une thèse, voir sa force, mais aussi ses limites, ce qui la rend insuffisante pour répondre au problème. Mais le fait que cette première thèse soit insuffisante ne signifie pas que tout ce que vous avez dit en première partie est à oublier : c'est seulement à relativiser, compte-tenu des limites que vous aurez démontrées. Il faut chercher le rapport, le **lien** entre les différents aspects pour révéler un problème. Sans cela, il n'y a pas de problème. Il ne suffit en effet pas de dire qu'il y a « d'un côté » ceci et « d'un autre côté » cela, ou bien que « certaines personnes » ont telle opinion et « d'autres personnes » telle autre contraire. Vous devez montrer qu'il est *nécessaire* de penser ceci **et** cela, bien que penser ces deux choses en même temps semble *impossible*, impensable, paradoxal. Autrement dit, il s'agit de montrer que deux thèses opposées peuvent être pensées, l'une dans une certaine limite, l'autre dépassant cette limite.

4) Formuler un problème :

Un problème peut prendre des formes différentes, en rapport avec la forme du sujet, son contenu et votre façon de l'envisager.

Il faut chercher **la racine** du problème : **radicalisez** l'écart entre les points de vue, pour en exprimer la **raison** philosophique précise : n'hésitez pas, en début de devoir, et notamment en introduction, à montrer comment deux positions contradictoires peuvent être défendues apparemment avec la même force concernant ce problème, et en quoi ces positions semblent totalement inconciliables (même si, en relativisant une pour laisser la place à l'autre, vous les conciliez dans votre développement).

Vous pouvez **formuler** votre problème de plusieurs façons. À vous de trouver celle qui convient le mieux.

- Les formes logiques les plus fréquentes, pour la formulation d'un problème, sont les suivantes :
- nécessaire **et** impossible. Comment comprendre en effet que quelque chose soit **à la fois** nécessaire et impossible ? (*Exemple* : douter de tout pour philosopher – alors que cela paraît impossible, et en même temps nécessaire pour se mettre à penser)
 - inclusion **et** exclusion. Comment comprendre que deux choses, par exemple, s'incluent et s'excluent en même temps ? (*Exemple* : pour le sujet « L'illusion a-t-elle une réalité ? », l'illusion se définit contre la réalité ; et pourtant l'illusion fait partie de notre réalité, cf les illusions d'optique par exemple)
 - supériorité **et** infériorité. Là-encore, comment comprendre qu'une chose soit à la fois inférieure et supérieure à une autre ? (*Exemple* : en réponse au sujet : « La liberté vaut-elle plus que le bonheur ? », vous pouvez défendre la thèse selon laquelle la liberté est une valeur supérieure, voire même l'essence de l'homme pour reprendre Rousseau, mais que ce que veulent tous les hommes, avant même d'être libres, c'est d'être heureux, quitte à être esclaves...).
 - dépendance **et** indépendance ou indifférence (*Exemple* : dire que la morale est avant tout affaire personnelle [indépendance par rapport aux autres], mais qu'en même temps, nos mœurs dépendent de ce qu'il y a de moins personnel en nous, les valeurs qu'imprime en nous la société à laquelle nous appartenons [dépendance par rapport aux autres]).
 - cause **et** conséquence : Comment comprendre qu'une même chose soit à la fois cause et conséquence d'une autre chose ? (*Exemple* : en réponse au sujet : « Désirons-nous une chose parce que nous la trouvons bonne ? », on peut dire que le fait de trouver une chose bonne est la cause du désir que j'éprouve pour elle – je trouve une chose bonne donc je la désire – tout comme le fait que c'en est la conséquence – je désire une chose donc je la trouve bonne –).
 - oui **et** non. Cette forme n'est pas, loin s'en faut, la seule ni la plus pertinente...Elle est même très déconseillée, même si elle peut être utile pour débiter...

III°) PLAN

Il s'agit maintenant d'organiser la réflexion. Il faut toujours, au brouillon, faire un plan détaillé avant d'écrire la dissertation. Il n'y a **pas de plan type**. Le contenu et l'ordre des parties dépendent du sujet et de votre problématique. Si vous faites trois parties (ou quatre, pourquoi pas), dans chacune d'entre elles, une thèse doit être clairement exposée et défendue à l'aide d'arguments logiquement enchaînés.

A°) L'INTRODUCTION :

1°) Amener le sujet en partant d'exemples courts, d'une définition, d'expressions courantes, et éventuellement d'une citation si vous prenez le temps de l'expliquer en quelques lignes en montrant le lien direct qu'elle a avec le sujet. Ce travail est très proche de la première étape de l'introduction d'une explication de texte.

2°) Énoncer la question telle qu'elle figure dans le sujet.

3°) Expliquer en quoi cette question pose problème : Par une courte argumentation, révélez l'obstacle auquel vous êtes confronté, ce qui fait que répondre à la question posée ne va pas de soi. Bref, c'est la manière dont vous avez déterminé le problème contenu dans le sujet qui doit apparaître ici. C'est ici que vous devez faire apparaître deux choses apparemment contradictoires et qui pourtant semblent d'égale importance (cf les formes logiques les plus courantes pour la formulation d'un problème, ci-dessus). En montrant que la question n'admet pas de réponse évidente, mais au moins deux réponses contradictoires, vous en montrez l'aspect problématique.

4°) Annoncer votre plan. Attention cependant à ne pas simplement proposer un vague programme après avoir posé votre problème, c'est-à-dire de formuler les choses de cette manière-là : « nous verrons A, puis B, enfin C ». Il manque dans ce type de formulation le lien problématique qui explique et justifie cet enchaînement. Cette annonce de plan ne doit pas se substituer à la position du problème. Il vous faut dire, par exemple, « nous examinerons dans quelle mesure telle thèse A peut se justifier, avant de voir qu'elle ne peut suffire, puisque B, ceci posant la question de C » : rester dans l'interrogation sans donner à l'avance toutes vos conclusions !

B°) LE DÉVELOPPEMENT :

Il vous faut faire deux, trois, voire quatre parties (ce n'est pas interdit ; mais c'est VRAIMENT le maximum). Dans chaque partie, vous **défendez** et **développez** une thèse. Défendre signifie ici analyser la thèse, en en recherchant les présupposés et les conséquences. C'est par d'éventuelles conséquences inacceptables (des conséquences contradictaires entre elles, ou condamnables sur les plans pratique et/ou théorique, ou qui ne suffisent pas à « épuiser » le sens de la question) que vous rendez possible le passage d'une partie à une autre, la partie en question n'étant pas niée mais dépassée par la suivante. Pour cela, il est important de soigner le lien entre les parties, assuré par des **transitions critiques**.

1) PREMIÈRE PARTIE DU DEVOIR = Première thèse.

a) Le point de départ : On commence par le **sens commun**, par l'usage d'une expression courante, par exemple, d'un élément qui semble évident et simple, pour analyser et approfondir, afin d'accéder à une dimension plus **philosophique** de la réflexion. C'est à partir de là que vous pourrez commencer à argumenter.

b) L'argumentation est la **série logique** de vos idées. Elle vise à prouver, démontrer, illustrer, expliquer, convaincre ou réfuter : allez dans vos arguments du plus simple au plus complexe, du superficiel au profond, pour atteindre le niveau qui pourra répondre le plus finement possible à la question. Distinguez bien les étapes de votre démarche en composant et en ordonnant vos paragraphes. Chaque paragraphe doit correspondre à un argument. Sur votre brouillon, vous devez ordonner les idées et bien réfléchir à la progression des arguments. N'hésitez pas à changer cet ordre s'il ne vous paraît pas clair ou pertinent.

c) Un schéma logique utile : **définition, présupposés, conséquences**.

Par exemple : Soit A un concept étudié (ou une idée particulière, ou un exemple qui l'illustre). Il faut tout d'abord le définir précisément, du moins dans les limites de ce que vous permet la thèse que vous défendez (dans « Qu'est-ce que comprendre autrui ? », vous n'allez pas dès le départ définir une fois pour toutes « comprendre autrui », mais, petit à petit, donner des définitions de plus en plus subtiles, par exemple).

Puis, deux recherches doivent être menées concernant le concept étudié :

— les présupposés (causes, origine, fondements, principes, conditions de possibilité, etc.)

— les conséquences (effets, implications).

Ainsi peut surgir un autre aspect, plus essentiel, qui doit être développé : la mise au jour d'un présupposé ou d'une conséquence permet de rendre « obligatoires », sur le plan logique, les étapes de votre argumentation : il faut que le correcteur ait l'impression, à la fin de votre copie, qu'il fallait passer, si l'on voulait répondre en toute rigueur à la question posée, par toute les étapes argumentatives qui ont été les vôtres, reliées sur le plan logique tout au long du devoir.

d) Les exemples illustrent les idées, mais ne doivent jamais se substituer à elles.

Une argumentation n'est pas un catalogue d'exemples, aussi pertinents soient-ils. Mais les exemples sont importants, car ils nourrissent et enrichissent vos arguments. Plusieurs types d'arguments existent :

– Exemples **philosophiques** : citation et/ou argument d'auteur. Attention cependant à ne pas réciter pour « épater » votre correcteur sur vos connaissances, cela n'est pas ce qui est attendu. Une **citation** n'a de valeur que si elle est adaptée au sujet *et* à votre raisonnement. Il faut *l'expliquer*, seul moyen de légitimer son exploitation. Inexpliquée, elle vous dessert, puisque vous ne montrez pas que vous l'avez comprise et que vous ne maîtrisez pas son utilisation.

Un argument d'auteur est aussi valable qu'une citation. Si vous ne vous souvenez pas exactement d'une phrase, utilisez l'argument en nommant l'auteur.

– Exemples **non philosophiques** : ils peuvent venir de tous les champs de la culture (anthropologie, histoire, sciences, littérature, art, religions, etc.). Il faut là-aussi montrer clairement le **lien entre l'exemple et l'idée qu'il illustre**. Il ne suffit pas de « raconter » un exemple pour que l'idée soit bien illustrée (attention au style « narratif »). L'exemple ne doit pas prendre plus de place que le raisonnement conceptuel, c'est-à-dire par arguments (mais celui-ci se nourrit d'exemples, sous peine de passer pour trop « abstrait »).

Au total, vous devez enchaîner logiquement des arguments, de façon progressive, jusqu'à ce que vous ayez exploité le mieux possible le point de vue à défendre.

2) TRANSITION CRITIQUE

C'est une étape capitale. Vous devez absolument comprendre son rôle.

Le *passage* d'une partie à la suivante doit être expliqué, justifié, convaincant. Vous montrez alors que ce n'est pas par un pur artifice que vous dépassez le point de vue défendu dans la partie précédente, mais à cause d'arguments de réfutation solides.

Comment élaborer votre transition ? Schématiquement, en trois étapes :

- a) **Faire le bilan** de la partie précédente : dire en une phrase l'idée essentielle à laquelle vous êtes parvenus.
- b) **Objection, réfutation** : à partir d'un ou plusieurs éléments précédents, montrez qu'un aspect (présupposé ou conséquence) est intenable, indéfendable. Vous faites apparaître une **limite** de la thèse précédente.
- c) **Nécessité d'envisager une autre point de vue**. Vous relancez la discussion en amenant la deuxième partie.

3) **DEUXIÈME PARTIE** = Un nouveau point de vue / une nouvelle thèse.

Mêmes principes, même règles que pour la première partie.

4) **NOUVELLE TRANSITION CRITIQUE** (mêmes conseils que pour la précédente)

5) **TROISIÈME PARTIE (s'il y en a une)** = La thèse qui achève VOTRE parcours dissertatif.

Mêmes principes et même règles que pour les parties précédentes.

C°) LA CONCLUSION

Il s'agit d'une **rapide reprise logique de l'essentiel** qui mène à votre prise de position finale. La conclusion marque votre **engagement** face au problème qui s'était posé. C'est donc l'aboutissement d'une **pensée personnelle**, même si vous vous êtes aidés de celle des grands philosophes pour progresser et argumenter.

IV°) RÉDACTION ET GESTION DU TEMPS DE L'ÉPREUVE

L'épreuve dure 4 heures : gérez bien ce temps. Deux grandes étapes sont à prévoir, avec, au départ, le choix du sujet (**10 minutes**), et, à la fin, la relecture de la copie (15 minutes) :

A) LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE : **chercher** (trouver...) et **organiser (1h15 environ)**.

– Le **brouillon** n'est destiné qu'au travail préparatoire : analyse du sujet, position du problème, matériaux divers (références philosophiques, exemples, ...), plan détaillé, etc. Il ne faut pas y rédiger des paragraphes entiers en écrivant des explications complètes. Pour cela, **schématisez** les arguments, analyses, etc.

– Lorsque vous avez un **plan précis** (parties, ordre des arguments, références, schémas conceptuels), vous pouvez écrire une première forme d'**introduction** au brouillon, ainsi que le tout début de votre première partie, pour vous « lancer ». À partir de là, vous savez où vous allez. Rédigez sur la copie.

B) LA COPIE :

L'attention à l'**écriture** proprement dite de la dissertation est facilitée puisque vous n'avez plus le souci du plan. Il vous faut soigner la **forme de votre expression** : présentation, écriture, mise en page. Allez à la ligne quand c'est nécessaire (à chaque nouvel argument). De même, sautez deux lignes entre l'introduction et le développement et entre le développement et la conclusion. Au sein du développement, sautez une ligne entre chaque grande partie. Vous aiderez ainsi à la lecture et montrerez que votre réflexion est ordonnée. Soyez attentif à l'orthographe, au choix des termes, au niveau de langue, etc.

– Soignez le **contenu** : ne pas répéter la même chose sous des formes différentes ; ne pas s'embarrasser de formules « compliquées » si l'idée est simple (ou même complexe : complexité n'est pas complication) ; faire des phrases plutôt courtes, plus faciles à maîtriser.

– Pour éviter le **hors-sujet**, il faut relire régulièrement le sujet pour être sûr de ne pas se laisser emporter par une explication hors-cadre ou qui ne tient pas compte d'un aspect du problème que vous devez explorer.

– La qualité d'une bonne copie ne tient pas au nombre de pages. Toutefois, trop courte, elle risque d'être elliptique (de passer sous silence des aspects importants) ou réductrice (ne pas exploiter « à fond » vos idées, en les caricaturant). Trop longue, elle peut noyer le sujet et le perdre.

– L'ensemble doit être **équilibré**, en longueur et en densité. Chaque partie doit mobiliser votre réflexion de la même manière ; introduction, transitions critiques et conclusion doivent être solides.

Quoi qu'il en soit, vous devez **apprendre à vous connaître** dans l'épreuve, en vous **exerçant régulièrement** à faire l'analyse d'un sujet, un plan, à rédiger une introduction, etc.